
Numéro 47 • Janvier 2016
Maze
RENCONTRE AVEC
DIIV


EN JANVIER ON DANSE LA JAVA VERSION 2016
VICTORIA STAMPFER



# ÉDITO

On trouvera certainement des raisons ou des excuses pour faire la fête en 2016. Après une année 2015 en nuances de gris, espérons que le basculement d'une seconde entre le 31 décembre et le 1er janvier puisse redonner des couleurs à une société que l'on souhaite plus unie mais qui n'a en réalité jamais été aussi déchirée.

Lors de ses vœux à la jeunesse et aux forces de l'engagement le 11 janvier dernier, François Hollande a annoncé la création d'un «livret du citoyen», sorte de carnet de santé de la citoyenneté qui suivrait, des débuts de la scolarité jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, les engagements citoyens de chaque français. Faire de l'engagement citoyen volontaire une quasi-obligation en l'institutionnalisant, encore une raison de se réjouir pour 2016.

Peut-être comprendront-ils en 2016 que le budget à augmenter prioritairement n'est pas celui de la défense ou de l'intérieur mais plutôt celui de la culture ou de l'éducation nationale, de la jeunesse, des sports et de la vie associative ? Comment préparer des millions d'électrices et d'électeurs et de futurs candidates et candidats aux « enjeux » des générations futures si la seule perspective d'avenir que l'on donne est un État fermé, légalement divisé et replié sur des temps où « tout allait mieux » ?

Alors, sans attendre que les choses changent en regardant faire, nous devons poursuivre, nous devons aller de l'avant et continuer à vous parler de ce qui fait battre le cœur de notre époque. Bonne lecture, bonne année 2016.

**Baptiste Thevelein**
Directeur de la publication et de la rédaction


**Directeur de la publication**
**Directeur de la rédaction**
Baptiste Thevelein

**Directeur-adjoint de la rédaction**
Benoît Michaëly

**Directrice artistique**
Christelle Perrin

**Directeur de la communication**
Antoine Demière

**Directrice-adjointe de la communication**
Sofia Touhami

**Secrétaire de la rédaction**
Kevin Dufrêche

**Coordinatrice générale de la rédaction**
Amélie Coispel

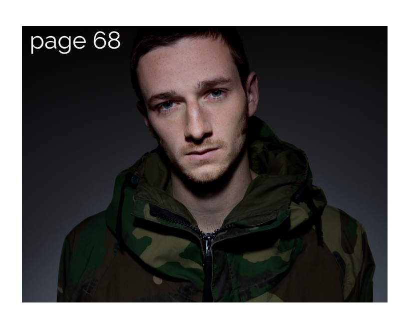
**Rédaction en chef des rubriques**
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Basile Imbert, littérature
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art et style

**Secrétariat de rédaction**
Anaïs Alle
Emma Henning
Johanne Lautridou
Loïc Pierrot
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

**Rédaction**
Alénice Legoux
Alexandre Caretti
Alison Roi
Anaïs Alle
Ariel Ponsot
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Basile Frigout
Camille Chardon
Camille Orlhac
Cassandre Tarvic
Céline Jollivet
César Lardon
Charlotte Gaire
Charlotte Jouhanneau
Clémence Thiard
Clément Wibaud
Dearbhla O'Hanlon
Dorian le Sénéchal
Eléna Koch
Eloïse Bouré
Éloïse Prével
Emma Bonneaud
Emma Henning
Étienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florent Norcereau
Florian Salabert
Florine Morestin
François Leclinche
Guillaume André
Hugo Prével
Jason Stum
Jenifer Garner
Johanne Lautridou
Julia Coutant
Juliette Krawiec
June De Witt
Lauranne Wintersheim
Léo Ortuno
Lisa Tigri
Lisette Lourdin
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Louise Des Places
Louison Larbodie
Ludovic Hadjeras
Manon Vercouter
Marie Daoudal
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Bothorel
Marion Danzé
Marion Zitoli
Maurane Tellier
Myriam Bernet
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Nicolas Renaud
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Oksana Baudouin
Pablo Moreno
Philippe Husson
Roxane Thébaud
Sarah Amchi
Sarah Francesconi
Solène Lautridou
Thomas Pesnel
Thomas Philippe
Thomas Sanchez
Tom Vander Borght
Victor Jayet-Besnard
Yannis Moulay
Yolaïna Bar

Couverture : © Leanne Crowley • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0920W91947

# SOMMAIRE LABYRINTHIQUE


page 68


M U S PAGE 6 RENCONTRE AVEC DIIV
« Quand tu es musicien tu as beaucoup de chance, s'il t'arrive quelque chose de destructif et sombre, tu peux le transformer en quelque chose de créatif et productif »

A C T U PAGE 36 COP 21 : PLUTÔT 21 FOIS QU'UNE ?
« Le 12 décembre dernier, l'accord final a été adopté à l'unanimité. On peut se demander une fois de plus s'il sera pour autant respecté. »

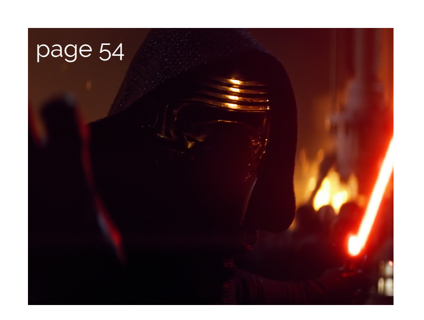


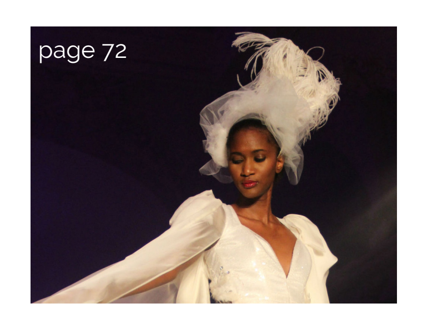
page 24


| | | |
|---|---|---|
| RENCONTRE AVEC DIIV | M U S | PAGE 6 |
| ALGO - UN SEXTUOR PARISIEN | M U S | PAGE 12 |
| LE GRAND PARTAGE | C I N É | PAGE 14 |
| ANDY GOLDSWORTHY | A R T | PAGE 16 |
| MAIS QUI A VOLÉ LE CORPS DE JÉSUS ? | L I T T É | PAGE 18 |
| LIVE REPORT : AL'TARBA ET DJ NIX'ON | M U S | PAGE 20 |
| LES CLIMATO-SCEPTIQUES EXISTENT-ILS ? | A C T U | PAGE 21 |
| DV8/JOHN : CHOC ENTRE THÉÂTRE ET DANSE | A R T | PAGE 24 |
| MARION MARÉCHAL-LE PEN | A C T U | PAGE 26 |
| JEFF LE NERF ET CHAR | M U S | PAGE 28 |
| DADA ET ALLAN KAPROW | A R T | PAGE 30 |
| STAR WARS : PLÉDOIRIE D'UNE PRÉLOGIE | C I N É | PAGE 32 |
| TOP CINÉMA 2015 | C I N É | PAGE 35 |
| COP 21 : PLUTÔT 21 FOIS QU'UNE ? | A C T U | PAGE 36 |
| LES MYTHOLOGIES D'AUJOURD'HUI : LE SELFIE | S T Y L E | PAGE 38 |



page 16


page 54


page 72

# N°47

Vous avez quelque chose à nous dire ?
**courrier@maze.fr**

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).



L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Solène Lautridou.

C I N É — PAGE 54 — STAR WARS, EPISODE VII : WHERE IS LUKE ?
« Tout au long du film on a la sensation d'assister à un check-up de tout ce que les producteurs pensent que les spectateurs veulent voir.»

A R T — PAGE 30 — DADA ET ALLAN KAPROW
« Aujourd'hui de nouvelles questions sur ces pratiques artistiques éphémères telles que la performance ou le happening se posent. »

C I N É — PAGE 40 — LE CINÉMA EST UNE FÊTE

A C T U — PAGE 48 — LETTRE OUVERTE À ANDRÉ BONNET

S T Y L E — PAGE 51 — UNIQUE, COMME TOUT LE MONDE.

S T Y L E — PAGE 52 — KARL LAGERFELD : A VISUAL JOURNEY

C I N É — PAGE 54 — STAR WARS, EPISODE VII : WHERE IS LUKE ?

M U S — PAGE 61 — GOODBYE ,LEMMY.

S T Y L E — PAGE 58 — MANNEQUINS TROP MAIGRES

A C T U — PAGE 64 — PORTRAIT D'UN RÉVOLUTIONNAIRE EXILÉ

S T Y L E — PAGE 66 — LE PERFECTO FAIT-IL LE ROCKEUR ?

M U S — PAGE 68 — EMBARQUEMENT AVEC THYLACINE

A C T U — PAGE 70 — L'IRAN ET L'ARABIE RALLUMENT LA HAINE

S T Y L E — PAGE 72 — BLACK FASHION WEEK

A C T U — PAGE 76 — L'ÉTAT DANS L'URGENCE

C I N É — PAGE 78 — LE SEPTIÈME FILM ET DEMI DE TARANTINO ?

M U S — PAGE 80 — ROCK'N'ROLL SUICIDE

C I N É — PAGE 82 — BANG GANG : BIG BIDE ET PÉTARDS MOUILLÉS



Rencontre

# DIIV

## « J'ai fait de graves erreurs, mais je reste humain. »

©Michael Schwartz




DIIV est le projet de Zachary Cole Smith et de ses quatre amis, Devin Ruben Perez, Andrew Bailey, Ben Newman et Colin Caulfield. Basé à Brooklyn et signé sur Captured Tracks, Smith nous sort un album extraordinaire en 2012, Oshin. Victime de son succès inattendu, on ne peut même plus trouver le CD chez un disquaire. C'est après quatre ans d'attente que DIIV revient vers nous avec un nouvel album tant attendu ; Is The Is Are. C'est à Paris que nous avons rencontré Cole, accompagné de son camarade Colin, venu défendre son dernier album traitant de la lutte contre la drogue, de son arrestation en 2013 avec sa compagne Sky Ferreira, et du fait d'être humain, tout simplement.

***Quand avez-vous commencé à écrire et composer Is The Is Are ?***

J'ai commencé à l'écrire en août 2012, quelques mois après que le premier album soit sorti, quand j'ai réalisé que j'étais vraiment un musicien et que je devais composer un autre album. Donc j'ai commencé quelques mois plus tard puis le reste c'était comme une montagne russe, je vivais ma vie de mon côté, c'était un processus très dispersé, selon les hauts et les bas de ces montagnes russes que sont ma vie.

***Quelles ont été vos influences sur cet album ?***

Une grosse influence a été un album de Sonic Youth, Bad Moon Rising, c'était le seul album que j'avais envoyé à notre ingénieur, je lui ai dit « je veux que l'album ressemble à ça ». On avait parlé de quelques albums des Boo Radleys, qui ressemblent à un ampli dans une salle vide, et c'était par ça que je voulais commencer. Je voulais que l'album ressemble à un lieu, quelque chose de physique, plutôt que quelque chose de sur-produit, je voulais obtenir un son naturel et organique. Après il y a d'autres influences dans notre musique telles que le krautrock, qui est une grosse influence sur quelques sons, un peu de shoegaze aussi mais ça ne va pas plus loin que ça. On veut créer notre propre son avec les chansons qu'on a.

***D'où vient le titre de votre album, Is The Is Are ?***

Ça vient d'un poème d'un garçon français qui s'appelle Frederick Deming, il était dessinateur et j'aimais bien ses bandes dessinées, je trouvais qu'il avait une sensibilité amusante, donc je lui ai commandé cinquante poèmes, je lui ai donné cinq ou dix

exemples de poèmes absurdes, qui semblaient avoir un sens vraiment profond, mais au final qui étaient dénués de sens. Je voulais qu'il y ait ce ressenti d'incompréhension, mais aussi enfantin, imparfait, humain... Je voulais montrer que je ne peux plus me cacher derrière une image, surtout après ce qu'il m'est arrivé, je voulais que, peu importe comment vous le lisiez, il y ait toujours un malentendu, que vous ne compreniez pas mes intentions... mais qu'en réalité ça n'ait pas de sens. Le poème en lui même a plus de sens, c'est vrai que hors contexte on est perdus, mais c'est mon intention. J'ai pris l'écriture de cet album tellement au sérieux que le titre et le visuel de l'album donnent un côté humoristique, pour dire qu'il ne faut pas se prendre trop au sérieux, ce titre a plusieurs idées derrière lui.

**Quel est votre processus d'enregistrement ?**

J'ai tout écrit sur une période de quatre ans, après on a été dans un hangar à Los Angeles donc on a commencé à mettre en pratique les idées que j'avais, et les combiner dans des chansons cohérentes. L'écriture de l'album était terminée en décembre 2014, et donc en janvier 2015 on est allés à Los Angeles, et en studio en mars, où on a passé environ une quinzaine de jours. C'était très méthodique, on a commencé par Ben et moi, lui était à la batterie et je faisais de la basse, il ne connaissait pas encore les chansons donc je devais lui crier des mots pour qu'il puisse les jouer. Mais on a tourné, Colin a joué la batterie sur une chanson, Colby sur quelques unes aussi, donc là le processus était différent mais celles où Ben a joué, donc quatorze sur dix-neuf au total, c'était moi à la basse, Ben à la batterie, et après j'enregistrais les guitares par dessus, c'était donc très méthodique, un peu comme sur le premier album. Je voulais donner l'impression que c'était un groupe qui jouait en scène, en réalité c'était vraiment pas ça... Mais c'était mon intention.

**Pouvez-vous nous parler de l'art qui entoure votre album, car si j'ai bien compris il y a un visuel pour chaque chanson ?**

Oui c'est ça. Le visuel de l'album a été fait par trois artistes ; j'ai commandé genre 100 peintures au total, notamment à deux artistes de Tokyo, Joji Nakamura, que j'ai connu à travers Chris Lux, qui a fait le visuel de notre réédition, et à travers Joji j'ai trouvé Hayato. Joji a fait les peintures blanches texturées, à la base je voulais que le visuel soit donc blanc texturé, mais ça ne convenait pas trop à l'album, donc j'ai superposé leurs œuvres les unes sur les autres... Je voulais qu'il y ait un ressenti innocent sur le visuel, quelque chose de très humain et fait main. Pour moi, le visuel est toujours une partie super importante de l'album, chaque album que je fais, je veux qu'il ait son monde à lui. Avec Oshin je voulais que le visuel soit très simple, presque emblématique, quelque chose de mystérieux derrière lequel le groupe pouvait se cacher ; tu as la couverture de l'album, cette image, puis la musique qui va avec, et puis donc le groupe et qui nous sommes vraiment, serait caché derrière tout ça. Mais ce luxe a disparu après que je me sois fait arrêter, ce n'était plus trop possible de me cacher derrière cette image, donc à la place je voulais quelque chose qui soit imparfait de nature, qui soit très humain, je voulais quelque chose qui se démarque, car je trouve que les circonstances derrière cet album sont assez uniques, ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours donc j'ai su directement que cet album allait être très important pour moi, je voulais m'écarter de l'esthétique.

**Comment pensiez vous que le monde réagirait à Oshin, et est-ce que ça a influencé la composition de Is The Is Are ?**

Honnêtement, je n'avais aucune attente d'Oshin. C'est quelque chose qui est arrivé d'un coup, je ne me souviens même pas particulièrement l'avoir écrit, je sais que j'ai écrit la plupart des chansons en une journée... On a commencé à jouer des concerts, beaucoup à New York où on a commencé à buzzer, un peu, je crois ? Et puis je me suis dit que ça pourrait être quelque chose qui peut plaire aux gens, mais pas forcément quelque chose que beaucoup de monde entendrait... et j'étais agréablement surpris que l'album soit apprécié par quelques uns, ce qui est carrément cool... Mais évidemment il y a une différence entre faire le premier et second album... Pour ton premier album, les gens te donnent cinq secondes et se disent « ce groupe est nul » ou au contraire ah ce groupe est cool», mais pour ton deuxième album, ils te donnent cinq minutes ; ils écouteront une, voire deux chansons en entier, ils sont prêts à te donner une chance, donc tu as plus de liberté, tu peux expérimenter un peu plus je pense. Mais pour celui ci, je devais faire face à ce que les gens pensaient de moi, après mon arrestation, il y avait beaucoup de négativité autour du groupe, donc je voulais être clair, ouvert et honnête avec moi même le plus possible. Je voulais juste leur faire comprendre que, je suis moi même, juste un être humain qui a fait de graves erreurs, les leur montrer, et leur montrer ce que j'ai enduré,


© Kellen Nordstrom

histoire qu'ils compatissent un peu plus avec moi au lieu de décider qu'ils me haïssent ou veulent que je meurs.

***Qu'est-ce que DIIV représente pour toi ? Tu dis souvent à la fin de tes publications sur les réseaux sociaux « Do you love me ? DIIV is the real me.»***

C'est vrai ce que je dis, DIIV, c'est moi. C'est ma forme d'expression, et toutes les choses négatives qui me sont arrivées dans les trois dernières années, se filtrent à travers le groupe, et deviennent une partie de ce que nous sommes. Quand tu es musicien tu as beaucoup de chance, dans un métier quelconque s'il t'arrive un malheur c'est fichu, alors qu'il peut nous arriver quelque chose de destructif, sombre, et on a cette opportunité de pouvoir la transformer en quelque chose de créatif et productif. Donc pour moi DIIV est moi-même, résumé en quelque chose de plus créatif et productif.

***A quelle chanson tenez-vous le plus dans les deux albums, et pourquoi ?***

Colin : J'aime beaucoup la dernière chanson du nouvel album, Waste of Breath, il y a une certaine énergie dedans quand on la joue, même quand on était parti à Los Angeles jouer, elle avait déjà une grande qualité alors qu'elle n'était juste qu'une petite idée. C'est très cathartique pour moi, c'est très émouvant quand on la joue sur scène. Je trouve que ma relation avec les chansons est plus mystérieuse que la relation que Cole a avec, pour lui c'est plus réel, il écrit les chansons, il a cette relation avec les paroles, moi c'est plutôt ce que je ressens quand on les joue en live, donc oui pour moi ce serait Waste Of Breath, et Dust aussi ce sont les deux dernières chansons, je les aime beaucoup.

Cole : Dans Oshin, je préfere Earthboy et Home, ce sont deux chansons qui me tiennent vraiment à cœur. L chanson Oshin aussi... et sur Is The Is Are, Bent me tient à cœur parce qu'elle représente un bon ami, la chanson parle de beaucoup de gens, des gens du groupe, mon ami Roi, moi-même... Sur l'amitié et les différentes étapes de la dépendance à la drogue, que vous vivez ensemble, se mentir, faire semblant que tout va bien, essayer de se comprendre l'un et l'autre. Quand on était en studio pour l'enregistrer je ne pouvais pas la chanter, mais maintenant que c'est fait et que mon ami va mieux, c'est beaucoup plus facile, je suis content d'écouter cette chanson. Mais je pense que celle avec qui je connecte vraiment, c'est Blue Boredom, la chanson que j'ai enregistré avec Sky Ferreira, parce que je me sens si chanceux que ça ait marché entre nous, nous sommes en couple depuis si longtemps et puis on a enfin pu faire un morceau ensemble, je suis très heureux, je l'aime beaucoup.

***Qu'est-ce que vous aimez le plus quand vous jouez sur scène ?***

Colin : Il y a cette méditation, une qualité hypnotique, on en parle tout le temps, il y a une tonne de répétitions dans notre musique, qui est la plus grosse référence au krautrock, on nous compare beaucoup à ces groupes là très clairement du à ces répétitions de parties toutes simples, et quand on joue sur scène, il y a une énergie irrésistible entre nous, mais abstraite à la fois. Je ressens un sentiment très spécifique, une expérience unique quand je joue sur scène que je ne ressens jamais ailleurs. Pour moi c'est un tout, l'ensemble qui me plaît. On se perd sur scène.

***Si vous pouviez travailler avec n'importe quel artiste, ce serait qui ?***

Cole : Elliott Smith, direct.

Colin : Brian Eno ! Quoique non je n'ai pas envie de travailler avec Brian Eno.

Cole : John Cale !

Colin : John Cale serait carrément mieux ouais... Je ne pense pas que la musique qu'on ferait avec Brian Eno serait aussi productive.

***Quelle est votre meilleure expérience en tournée ?***

Colin : On vient de sortir de tournée en Amérique de Sud, c'est encore tout frais, mais on a joué à Santiago, et c'était un des meilleurs concerts qu'on ait fait.

Cole : On a aussi joué à Buenos Aires avec Wild Nothing, le public était fou et en transe c'était génial, ils slammaient pendant notre concert c'était dingue.

Colin : Et puis on n'avait jamais joué là bas donc les gens ne nous avaient jamais vu auparavant et il y avait une connexion entre nous tous, ce qui est rare car on joue beaucoup de festivals et ce n'est pas possible d'établir ce genre de relation avec le public lors de festivals. Tout est beaucoup plus grand et tout le public n'est pas là pour toi donc les petits concerts intimistes sont les meilleurs.

DIIV n'a toujours pas annoncé de dates françaises, mais sera à Londres le 18 mars. En attendant Is The Is Are, qui sortira le 5 février, vous pouvez écouter leur dernier single Under The Sun.

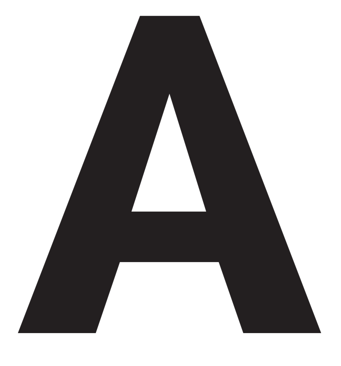
**Propos recueillis par Dearbhla O'HANLON**



# ALGO

## Un sextuor parisien pour une pop orchestrale envoûtante

**Le Pop In, c'est ce petit bar niché au 105, rue Amelot, Paris 11ème. On s'y sent comme à la maison, dans une ambiance feutrée toujours bercée de bonne musique (de la pop Rock British surtout, mais pas que). Pour les amoureux de ce genre de musique, c'est l'endroit idéal pour se poser entre amis autour d'une bière, dans l'un des canapés défraîchis qui font le charme de l'étage. Au milieu de toutes ces tablées joyeuses se trouve un escalier sombre et étroit qui nous amène directement à la cave du bar. C'est là que chaque semaine le Pop In accueille plusieurs groupes qui y donnent des concerts gratuits et intimistes, et le 12 décembre c'est ALGO qui était à l'honneur. On vous raconte.**



LGO, c'est un tout jeune groupe qui se développe autour d'un beau projet emmené par Sylvain B. Le sextuor parisien vient de sortir son nouvel EP, The Misunderstanding, qu'il présentait en live au Pop In, en plus d'autres chansons issues des précédents EPs du groupe (sous leur ancien nom, A Light Goes Out).

Dans la cave du Pop In ce samedi soir, on est serrés bien au chaud et tant mieux, c'en est d'autant plus convivial que le public se compose d'un mélange d'amis et de proches du groupe, et de petits curieux comme nous venus découvrir cette pop orchestrale douce et entraînante. On a l'impression de se retrouver dans une petite société secrète, fan de musique, qui se rassemble dans l'obscurité d'une cave. Nous voilà au premier rang, prêts à nous en prendre plein les oreilles et à nous laisser bercer en oscillant doucement sur nos pieds.

En première partie, on a le plaisir d'écouter Marc Morvan, musicien plein de charme qui nous laisse rêver sur des rythmes envoûtants et des textes poétiques. Ce soir-là, il n'est accompagné que de sa guitare, mais Marc a d'habitude deux autres compagnons ; un batteur et une violoniste avec qui ils forment le groupe Marc Morvan & Ben Jarry. Une complicité entre lui et nous se crée alors pour l'accompagner. Il est surprenant, inventif et a beaucoup d'humour. Il nous a faits rire et nous a bluffés lorsqu'il a commencé à imiter le violon en sifflant. Bref, cette première partie de concert nous a laissés le sourire aux lèvres.

Ensuite s'installe ALGO : Sylvain B. au centre, c'est la voix principale. Le groupe se soude autour de lui, composé d'Eric Auv (à la batterie), Jonas Tessier (à la basse), Rémi Pelissero (au trombone), Pauline Royer (à l'alto) et Ghislain Beillard à la guitare. ALGO est un groupe qui respire la gaieté, la bonne humeur et la convivialité. D'abord, il tire sa force de la choralité qu'il exprime : c'est à la fois surprenant et rafraichissant de voir l'orchestre rencontrer la pop dans une telle diversité instrumentale, et cela apporte une singularité

# « Il n'y a pas de meilleure matière pour écrire des chansons que ces choses qui semblent sans importance et qui en réalité parlent à tout le monde. »

positive à leur musique. ALGO nous touche aussi particulièrement par ses textes qui parlent très bien des émotions de la vie de tous les jours. Par exemple dans leur dernier EP, The Misunderstanding, ALGO nous parle de nos joies et mélancolies quotidiennes, des amitiés et de la distance qui se crée parfois, de nos dimanches matins à observer d'un regard vide le plafond au dessus de notre lit. Sylvain B. explique que, pour lui, il n'y a pas de meilleure matière pour écrire des chansons que ces choses qui semblent sans importance et qui en réalité parlent à tout le monde. Et cela se ressent dans le public vraiment ravi. Quand le groupe se mêle à nous en fin de concert pour interpréter The Misunderstanding (la chanson qui donne son titre à l'EP), c'est comme une grande famille qui se réunit autour d'eux et les accompagne en chantonnant la mélodie qui résonnera encore un moment dans nos oreilles à la sortie.

Autre moment fort de ce concert : la reprise pétillante et émouvante de Give Paris One More Chance, de Jonathan Richman, que le groupe avait enregistrée quelques jours plus tôt pour les Inrocks en hommage aux victimes des attentats du 13 novembre.

ALGO est donc une belle découverte pleine d'émotions et de chaleurosité. Après ce dernier EP réussi, la prochaine étape c'est l'album, qu'ici on attend avec impatience.

**Eloïse Bouré**



© ALGO

# Le Grand partage

## Méditations commerciales

**Ah, Noël et sa sournoise envie de se faire cordialement péter le bide à grands renforts de toasts au foie gras. Concerts de plats, explosion express du compte bancaire… Noël est désormais une apologie de la société de consommation où, sans aucune morale, il convient d'être un monstre d'excès. Cela dit, les restes d'un passé plus mesuré peuvent faire survenir une certaine culpabilité lors du 38ème fourré à la saucisse. Ainsi, Le grand partage se pose en rédempteur : à Noël, il sera votre bonne conscience !**



© Wild Bunch Distribution

Après Qu'est ce qu'on a fait au bon dieu ? qui ramassait au tractopelle les clichés bourgeois et racistes, puis La famille Bélier qui s'enlisait dans les stéréotypes sur les personnes sourdes, voici Le grand partage qui, lui - ça coûte pas plus cher, hein - se fout carrément de la gueule des bourgeois, des racistes, des bobos, des vieux et des pauvres. Pire que le shampoing, là, c'est dix pour le prix d'un.

Évidemment, ces clichés ne sont mis en peinture que pour, attention, mieux les détourner. Sauf qu'à une époque où plus c'est gros, mieux ça passe, où les chaînes d'informations simplifient tout sans arrêt, ajouter du gros dans le gras comme le fait Le grand partage n'est pas forcément la meilleure solution. Parce que le grand partage est un film de gentils plein de bons sentiments et vraiment, vraiment, souhaite combattre les clichés. Sauf que c'est aussi une « production Pathé » c'est à dire un film qui doit plaire, un film lisse qui se cantonne au sens le plus pauvre du mot « divertissement ».

À la manière d'un film de science-fiction uchronique (qui prend base dans une situation existante- NDLR) Le grand partage suppose que, dans un futur très proche, un gouvernement socialiste éditera un décret afin que les travailleurs pauvres soient logés dans les appartements des riches qui, eux, ont largement plus de place que nécessaire. Dimension politique que prend régulièrement la SF, avec une critique forte de la société du présent, un imaginaire débordant, des délires d'anticipation, bref, des révoltes singulières et créatives, qui se retrouve tout à fait dans Le grand partage... Énorme blague. Puisque oui, Le grand partage s'amuse un peu dans le tur-fu mais, pour toucher à l'universalité du public (comprenez pour gagner plus), préfère éviter tout parti-pris esthétique. Le décor est le nôtre, les habits ceux de tous les jours et les voitures, le modèle 3 de chez Peugeot. Quant au passé, la référence à la Seconde Guerre mondiale est beaucoup trop stéréotypée, notamment par les caractères des personnages : les attentistes, les résistants, les collaborateurs et basta. Chacun rangé dans sa petite case et les moutons seront bien gardés.

Mais il y a plus grave : cette simplification permet au réalisateur de détourner des phrases riches de sens pour les en vider complètement. La Seconde Guerre mondiale a donné à réflexion et bien des philosophes se sont penchés sur son atrocité pour en tirer quelque chose. Puisque c'est lui qui est détourné, citons le : Sartre ! Ainsi, la vieille mémé gaucho désespérée de la connerie de son fils riche et beauf va répéter inlassablement : « Je n'ai jamais été aussi heureuse que sous l'occupation allemande ! ». Ah. Difficile, dans la construction de la phrase, de ne pas faire le lien avec Sartre qui disait « Nous n'avons jamais été aussi libres que sous l'occupation allemande ». Mais ces deux phrases ont un sens radicalement différent. Et si, durant un soir télé-canapé, la réalisatrice s'est dit « Eurêka, c'est ça ! Cette phrase pèse ! »... non. C'est un grand détournement de sens qui n'est pas sans gravité, et ce sont ces simplifications continues, cette idée de se dire que « les gens comprendrons mieux », qui mène aux amalgames et aux discours stériles.

Cela suffit, de rire de ce qui réduit et de tenter de faire de l'argent dessus. Si, comme votre film le prétend, Madame Leclère, vous avez des sentiments politiques et que □ vous rêvez d'un autre monde □, pourquoi vous satisfaire de blagues de barbecue ?

**Emma Pellegrino**



## La nature comme canevas

# Andy Goldsworthy

**Certains le qualifieront de druide, d'autres de génie. Une seule chose est sure, Andy Goldsworthy ne fait pas les choses comme tout le monde. Ses œuvres, à la fois rares et multiples disparaissent pour la plupart dès leur création. Sa toile ? Le paysage. Sa peinture ? La neige, les feuilles, une branche d'arbre tombée ou encore les galets d'une rivière. Sorte de figure de proue du land art, mouvement de création artistique avec le paysage et la nature, il nous montre par le biais de ses œuvres que la nature reste la plus fantastique œuvre d'art jamais créée.**

Tout commence lors de sa jeunesse, à la ferme, bien loin d'apprécier le maniement des grands tracteurs, le jeune Andy va préférer le travail manuel. Il le dira lui-même lors d'une interview dans The Guardian1 : « une grande partie de mon travail est comme ramasser des pommes de terre, il faut trouver un rythme et le garder. Agriculteur est un métier très proche de celui de sculpteur ». La création de certaines de ses œuvres requiert en effet un véritable travail de fourmi. Il va parfois récolter des centaines et des centaines de feuilles d'arbres pour obtenir un résultat, il faut l'admettre, stupéfiant.

Ses œuvres, comme on peut s'en douter, ne sont pas destinées à subsister. Ne durant parfois pas plus de quelques secondes, seule la photographie permet de les immortaliser. L'artiste a cependant décidé à ne prendre qu'une seule photo de chacune de ses œuvres. Son but n'est pas de créer, mais plutôt de communiquer avec la nature en liant ses œuvres le plus intimement possible avec elle. Son travail est ainsi composé uniquement d'éléments qu'il a directement trouvés sur place, l'adage « Rien ne se perd, tout se transforme » est peut-être la meilleure description que l'on puisse faire de ses créations. Contrairement à certaines œuvres de land art qui elles sont monumentales, le spectacle qui nous est offert est plutôt un travail d'orfèvre. Les brindilles se transforment en une stupéfiante toile, de simples feuilles en un spectacle vibrant, un tas de neige en une sculpture inattendue, quelques galets en un œuf géant. Andy Goldsworthy explique que ses œuvres vont bien plus loin que le simple assemblage de végétaux :

« Je veux aller au delà de l'apparence. Quand je travaille une feuille, une pierre, une branche, ce n'est pas son aspect qui m'intéresse, mais plutôt la vie qui s'en dégage. Lorsque je pars, celle-ci continue sans moi ».

Cette quête de la vie est peut-être ce qui rend ses œuvres si captivantes. Au lieu de la représenter, il va

plutôt chercher à l'exposer. Le choix des lieux lui non plus n'est pas laissé au hasard, l'artiste indique que « L'énergie et l'espace autour d'un matériau est aussi important que l'espace et l'énergie qu'il contient ». Ainsi, du début de la création des œuvres, jusqu'à leur placement dans le paysage, tout est pensé et réfléchi de manière à s'inscrire le mieux possible dans l'environnement.

Interrogé sur le cœur même de ses œuvres, leur ephémérité, Goldsworthy répondra « Parfois, la manière qu'ont certaines œuvres de se désagréger [ndlr : « Decay » est le mot exact utilisé, il peut s'entendre à la fois comme « désintégrer » et comme « faner »] est bien trop intéressante et belle en elle-même pour être simplement appelée « désagrégation » L'œuvre devient presque plus riche lorsqu'elle disparaît et ses changements sont parfois aussi importants que sa réalisation. ».

Dans le contexte actuel, qui est celui d'une dégradation inconsciente de l'environnement, les œuvres de Andy Goldsworthy sont peut-être un bon rappel de qui nous sommes, et de ce que nous devons à notre environnement. Cesser de croire que l'homme est le maître incontesté des éléments, et chercher à comprendre la vie qui, bien qu'invisible autour de nous, est indispensable, est peut-être un pas vers un futur, non pas meilleur, mais au moins vivable.

« Nous oublions bien souvent que nous sommes la nature. La nature n'est pas quelque chose qui est séparé de nos êtres. Alors, dire que nous avons perdu notre lien avec elle, c'est dire que nous avons perdu celui que nous avons avec nous même »

- Andy Goldsworthy

**Dorian Le Sénéchal**


©.folkestonetriennial.org


© Andy Goldsworthy


© Andy Goldsworthy


© Andy Goldsworthy

# Mais qui a volé le corps de Jésus ?

**Les thèmes du divin et de la religion sont récurrents dans l'œuvre d'Eric-Emmanuel Schmitt. On peut penser notamment à Oscar et la dame rose, où Oscar écrit directement à Dieu, ou encore à son dernier livre, La nuit de Feu, qui retrace une expérience mystique que l'auteur à lui-même vécu. L'évangile selon Pilate, sorti en 2000, ne déroge pas à la règle.**



Ce roman retrace la vie de Jésus-Christ et décrit les réactions du peuple juif et romain après sa mort. Il est composé de deux parties bien distinctes : l'une dépeint la situation du point de vue de Jésus lui-même, l'autre expose l'enquête que mène Ponce Pilate après la mort de celui-ci, enquête qui le pousse à se demander qui a bien pu voler le corps de Jésus pour faire croire à sa résurrection.

L'originalité de cette « biographie améliorée » réside justement dans ces deux points de vue qui s'opposent et se complètent. Jésus y est représenté en homme ordinaire à qui il arrive des choses extraordinaires, un homme avec ses doutes et ses incertitudes, presque dépassé par les évènements, entraîné par son destin. Pilate, lui, est décrit comme un préfet romain droit et rationnel, qui se rapproche presque plus des valeurs de la république française actuelle que de celles de Rome, un athée, imprégné de positivisme, qui tente de tout expliquer de façon logique. On est bien loin de la vision négative que la tradition chrétienne lui donne habituellement. Que l'on soit plutôt religieux ou que l'on refuse de croire à une entité supérieure, et plus précisément à la doctrine catholique, ce livre nous permet de nous identifier à l'un des deux protagonistes de l'histoire. D'ailleurs, ces deux visions du monde semblent en vérité tout aussi emblématiques des conflits qui traversent notre société actuelle que de ceux qui avaient lieu dans la Judée de l'an 0. L'écriture moderne d'Eric-Emmanuel Schmitt le confirme. Un vocabulaire parfois anachronique se mêle à des tournures de phrases qui parodient les écrits religieux du Nouveau Testament et le style épistolaire romain des magistrats sous le règne de Tibère. Spécialiste du mélange des genres, l'auteur reprend ici cette technique avec brio pour faire passer ses idées sur la religion. Ainsi, grâce au style littéraire, aux deux narrateurs de l'histoire et à la subjectivité de l'écriture, l'auteur exprime ici sa grande thèse : nous sommes tous agnostiques. Certains croient que Dieu existe, d'autres pensent qu'il n'y a rien qui ne puisse être expliqué rationnellement. Personne ne sait véritablement de quoi il en retourne. On croit, on ne sait pas.

Cet ouvrage nous offre également une approche ludique de la spiritualité. En reprenant les codes du polar, Eric-Emmanuel Schmitt revient sur de grands évènements bibliques, de manière décalée. Pour ceux qui n'ont jamais lu le Nouveau Testament, L'évangile selon Pilate donne l'occasion de s'approprier une culture que l'on retrouve dans une grande partie de la littérature française. Cela permet la découverte des nombreuses références judéo-chrétiennes dont les classiques littéraires sont truffés, mais aussi de passer un bon moment à la découverte d'un polar original. Pour les autres, ce roman ouvre les portes d'une vision subjective de l'Histoire, celle des narrateurs, et offre une réflexion profonde sur le thème de la religion et de la foi.

Les grands mystères du passé y sont décrits de manière à montrer que les problématiques qu'ils soulèvent sont encore d'actualité. Et c'est cela qui est intéressant !

**Marie Daoudal**


BRETAGNE
02
서울
09 FÉV. 2016
FESTIVAL DE CINÉMA
RENNES MÉTROPOLE
TRAVELLING
WWW.CLAIROBSCUR.INFO
Manifestation organisée dans le cadre de l'Année France-Corée 2015-2016
CORÉE 한국
프랑스 FRANCE
2015 2016
association
CLAIR
OBSCUR
Photo © Chungeorahm Film – Création graphique © L'Atelier du Bourg

Live Report

# Al'Tarba et DJ Nix'on au Badaboum


© Pierre Wetzel

**Al'Tarba et DJ Nix'on étaient présents le 10 décembre dernier au Badaboum, (en partenariat avec Maze), et c'est un concert explosif qu'ils ont offert à un public survolté et ultra réceptif.**

Vers 21h, la salle du Badaboum se remplit doucement mais sûrement alors que commence la première partie. C'est NUMéROBé, beatmaker originaire du Nord de la France, qui vient d'abord réchauffer l'ambiance dans un dialogue hypnotisant entre électro et acoustique.

Ensuite s'installent Al'Tarba et DJ Nix'on, venus nous présenter leur album commun, accompagnés de VJ Tom's qui s'occupe du dispositif vidéo.
Dès les premières notes le public tombe vite en transe et pulse au rythme de nappes électro envoutantes et de sonorités aériennes ou plus affirmées.
On connaissait l'exigence visuelle d'Al'Tarba à travers les graphismes du projet et les clips de qualité, très cinématographiques, qui l'accompagnent. Les images sont encore une fois très présentes sur scène ce soir-là alors que le trio nous présente son univers musical en dialogue avec un univers visuel extrêmement riche et marqué, qui passe par le support vidéo. On sent un lien très fort avec le cinéma à travers des références qui visiblement leur tiennent à cœur. On retrouve notamment chez Al'Tarba la facétieuse Zazie de Queneau, des personnages de cartoons qui dansent sur le beat endiablé et jouissif de Mushroom Burger, et une reprise de La Guerre des Boutons (le film original de 1962) avec Hé Garçon !. Le public reprend d'ailleurs en chœur, et avec enthousiasme, le refrain insouciant des jeunes personnages du film (« Mon pantalon, est décousu, si ça continue on verra tout mon… »).

Al'Tarba et ses acolytes s'imposent en véritables showmen, avec notamment des impros au micro pleines d'énergie et de punchlines poétiques. On ressort du Badaboum les rétines gravées de paysages à la beauté énigmatique, de squelettes dansants qui évoluent dans une atmosphère à la fois sombre et étrange, mais aussi pleine d'humour et de légèreté. Al'Tarba et DJ Nix'on s'affirment encore une fois comme des beatmakers qu'on ne se lasse pas de redécouvrir.

**Eloïse Bouré**



# Les climato-sceptiques existent-ils toujours ?

James Inhofe, sénateur américain

Peu après l'échec du Sommet de Copenhague en 2009, une importante voix climato-sceptique s'était élevée, relayée par les médias, pointant avec virulence la manipulation des données du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), les accusant de modifier les relevés de température. Aujourd'hui, le débat dans la communauté scientifique est clos et unanime : le réchauffement climatique est réel. Qui sont donc les climato-sceptiques de l'ère COP21 et quelle visibilité ont-ils dans les médias et l'opinion publique ?

**UN CONSENSUS SCIENTIFIQUE**

Est climato-sceptique tout individu niant l'augmentation de la température moyenne à la surface du globe ou le caractère anthropique des changements climatiques, autrement dit la responsabilité humaine dans l'augmentation de la température à la surface de la Terre.

Pourtant, le Scientific American estime à des dizaines de milliers le nombre de scientifiques issus d'organismes variés concordant sur la réalité du dérèglement climatique. A ce nombre, s'ajoute des preuves irréfutables telles que les relevés et mesures des carottes glaciaires, du taux de dioxyde de carbone etc.

L'absence d'alternative cohérente au discours dominant permet de parler de consensus : en effet, la minorité climato-sceptique se contredit et se confond en approximations. Par ailleurs, les pétitions circulant dans l'espace médiatique, notamment celles demandant la non-ratification du protocole de Kyoto, se sont avérées être signées par des scientifiques étrangers au domaine climatique (médecins, vétérinaires) ou n'ayant pas dépassé le stade de la licence ou du master donc n'ayant pas pénétré le domaine académique.

A cela s'ajoute l'enquête édifiante menée par Greenpeace et publiée en décembre dernier dénonçant le manque d'objectivité et la corruption de certains académiciens dont les publications sont commandées et financées par des industriels des combustibles fossiles. C'est notamment le cas de l'astrophysicien Willie Soon qui a écrit que le réchauffement de la Terre n'est pas dû aux émissions de carbone mais à l'activité solaire. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il a obtenu en échange de ses articles une somme rondelette d'1,3 million de dollars provenant d'une industrie pétrolière.

Cette unanimité scientifique et les récentes découvertes qui sèment le doute sur le bien-fondé des articles universitaires climato-sceptiques n'y sont probablement pas pour rien dans l'énorme progrès constaté. Même s'il est encore trop tôt pour juger des avancées de la COP21, une chose est certaine : en 2015, aucun gouvernement ne nie la réalité du réchauffement climatique. Pourtant, malgré la reconnaissance du phénomène à l'échelle mondiale, il reste encore des terres d'irréductibles combattants de la doxa «réchauffiste» dominante.

**L'AMÉRIQUE RÉPUBLICAINE ET CLIMATO-SCEPTIQUE**

Si les experts convergent pour affirmer la réalité du réchauffement planétaire, ce n'est pourtant pas le cas de l'opinion publique américaine menée par certaines personnalités politiques. Les récentes statistiques publiées par le think tank américain Pew research center montrent que 25% de la population des États-Unis ne croient pas au réchauffement climatique de la planète. Un pourcentage exubérant par rapport au consensus scientifique qui se dégage sur le sujet.

En réaction à la politique écologique du Président Obama, la pratique du rolling coal, littéralement « charbon roulant » s'est développée dans des franges assez extrémistes de l'Amérique républicaine. Cette pratique consiste à trafiquer le pot d'échappement du pick-up familial pour lui faire cracher une fumée noire toxique. Des rallyes polluants sont même organisés en Virginie, là où deux tiers de la population se dit climato-sceptique. En d'autres termes, il s'agit tout simplement de polluer pour polluer.

Selon le groupe de réflexion Center for American Progress, 70% des sénateurs républicains affichent des positions climato-sceptiques. James Inhofe en est un exemple de longue date. En 1997 il s'opposait à la ratification du protocole de Kyoto sous prétexte que le réchauffement climatique est « l'une des pires blagues perpétrées à l'encontre du peuple américain ». Il se faisait encore remarquer en février dernier en exhibant une boule de neige en plein Sénat pour contester le dérèglement climatique et la tenue de la COP21.

Le candidat à l'investiture républicaine Donald Trump ne voit quant à lui qu'un complot fomenté par les chinois dans le but de rendre l'industrie américaine non-compétitive. Une future victoire républicaine signifierait un recul décisif dans les progrès opérés à Paris.

**EN FRANCE, UN DÉBAT TABOU ?**

A contrario de l'agitation outre-Atlantique, l'environnement transcende le clivage gauche-droite en France. Le clash « pro » et « anti » ne trouve pas sa place dans l'espace politique. Il occupait plutôt l'espace médiatique en la personne de Claude Allègre, figure de proue du climato-scepticisme hexagonal. Géochimiste et ancien ministre de la Recherche sous le gouvernement Jospin, il clamait le «droit au doute» mais les contresens dénoncés dans son dernier livre, L'Imposture climatique, et la réfutation de sa thèse - le réchauffement n'est pas lié à l'activité de l'Homme - par l'Académie des Sciences en 2010 ont plongé la voix climato-sceptique française dans le silence.

Dorénavant, même cette sphère médiatique semble hermétique à ce discours. L'affaire Verdier illustre ce changement : les propos écologiquement incorrects sont désormais sanctionnés. En effet, Philippe Verdier a été licencié peu avant la tenue de la COP21 suite à la parution de son livre Climat Investigation dans lequel il affirme que le réchauffement marque une pause depuis 18 ans et souligne les conséquences positives que celui-ci pourrait avoir, sur l'agriculture entre autres. Mais là encore on retrouve la principale critique adressée aux climato-sceptiques : Philippe Verdier, diplômé d'un master en développement durable, a-t-il la compétence nécessaire pour remettre les allégations scientifiques dominantes en cause ?

En France, une jeunesse mobilisée pour la planète a davantage été mise en valeur à travers les youtubers scientifiques qui ont consacré des vidéos sur le sujet, largement partagées sur les réseaux sociaux. Une vidéo qui s'est particulièrement démarquée résulte du partenariat réussi de Nicolas Hulot - ou Nicolas Yolo, comme il a été rebaptisé pour l'occasion - avec Golden Moustache. La vidéo a récolté plus de 5 millions de vues en deux semaines. Une jeunesse consciente et concernée, voilà la lueur d'espoir à retenir pour l'avenir des négociations sur le climat.

**Juliette Krawiec**


© SIPA

# DV8/JOHN
## UN CHOC VISUEL ENTRE THÉÂTRE ET DANSE

**Entre théâtre, danse et documentaire, c'est une nouvelle performance ovni que nous présente l'Australien Lloyd Newson et sa compagnie, DV8 (à prononcer à l'anglaise « deviate », ou « dévier » en français), autour d'un personnage hors-norme, John, incarné par le danseur Hannes Langolf.**

### THÉÂTRE DE NON-FICTION

John est une vraie personne. Ce que raconte la pièce, c'est son histoire : son enfance dans une ambiance scabreuse, sa plongée dans la drogue et le crime, les relations chaotiques avec ses proches, la prison, le havre trouvé dans un sauna gay. Le travail de Lloyd Newson prend racine dans le réel : il se sert d'interviews, d'entretiens et de recherches sur le terrain pour créer autour de sujets qui font souvent polémique (ses précédents travaux, To be Straight With You et Can We Talk About This ? interrogeaient respectivement le rapport entre religion et homosexualité, et l'islam radical). On retrouve là son intérêt premier pour la sociologie et la psychologie qu'il a étudiées à l'université et qu'il semble explorer ici à travers le prisme artistique de la représentation. Pour ce projet initié en 2014 et présenté en décembre dernier à La Villette, Newson a envoyé trois chercheurs dans des saunas gays en Angleterre, où ils ont interrogé près de 50 hommes sur leur rapport à l'amour et au sexe. Newson est alors particulièrement frappé par la rencontre avec John, autour duquel il décide de cristalliser sa pièce, que des heures et des heures d'entretiens, dans lesquels John, 52 ans, se livre sur sa vie, vont venir nourrir.

Avec John, Lloyd Newson joue sur l'éphémère et le pérenne : la représentation est un battement de vie, un fragment dynamique et fulgurant, et les entretiens restent archivés dans les enregistrements qu'on entend parfois dans la pièce, tandis que la vie du véritable John continue de s'écouler et de s'inventer.

### « PHYSICAL THEATRE » : UNE MISE EN SCÈNE FRAPPANTE

Le « Physical Theatre » (« théâtre physique ») proposé par la compagnie DV8 est une expérience singulière de la scène, qui vise à concilier les mots et le mouvement, le théâtre et la danse.
Les mots sont ceux des personnes interviewées, prononcés tels qu'entendus par les acteurs/danseurs sur les divers enregistrements (dont on entend parfois des extraits alors que la voix off de l'interviewer vient dialoguer avec le personnage, le bousculer un peu, aussi). Tout s'enchaîne de manière fluide au fil de la vie de John, au rythme d'une chorégraphie continuelle qui démontre un impressionnant travail du corps, des équilibres et déséquilibres, des forces physiques entre individus, jusque dans l'hyper expressivité du visage, le tout engagé avec les mots pour faire sens, sans jamais céder à l'illustration facile.

**JOHN, CET ÊTRE HUMAIN BOULEVERSANT**

L'expérience n'est pas exempte de violence et instille parfois le malaise chez le spectateur : un choc nécessaire et assumé par Lloyd Newson, dans une démarche forte et sans concession où l'émotion est toujours palpable. On est frappé par ces personnages vrais et touchants qui s'ébauchent devant nos yeux et délivrent leur histoire : des récits certes sombres, empreints d'une vérité cinglante mais également pleins d'humour et d'honnêteté, et qui selon les moments serrent la gorge ou laissent fuser les rires. A travers son travail, Lloyd Newson souhaite avant tout montrer des êtres en marge, qui survivent à tous les coups durs et les blessures, et qui finalement sont simplement à la recherche d'une « vie normale » (« or what you, middle classes call normal life », comme le souligne John), et de quelqu'un avec qui la partager. C'est sur cette idée que s'achève la pièce alors que John se couche dans la lumière. John, c'est une lutte éperdue pour l'espoir et l'amour, et une expérience théâtrale unique qui résonne encore en nous bien après la fin de la représentation.
Le dispositif visuel de la mise en scène encourage lui-même ce dynamisme : c'est un plateau tournant qui nous entraine à travers des décors divers en évolution constante, qui communiquent les uns avec les autres dans un effet presque cinématographique. C'est une mise en scène qui prend aux tripes, dans des images tour à tour crues et poétiques, des jeux de lumières vives. La musique joue également un rôle central de fil conducteur, au même titre que la parole, mêlant des titres de Led Zeppelin ou des Velvet Underground à des morceaux plus contemporains, de James Blake à The Prodigy.

**Eloïse Bouré**


© PR

# Marion Maréchal-Le Pen,

## l'art de régler les problèmes à la source

**Alors que la dépénalisation de l'IVG vient tout juste de fêter ses quarante ans en France, la question fait encore débat dans certains milieux politiques. Marion Maréchal Le Pen a annoncé ce 13 novembre sa ferme intention de supprimer toutes les subventions aux centres du Planning Familial de PACA si elle était élue à la tête de la région en décembre. Ces politiques de restrictions concerneront également les Centres LGBT de la région.**



arion Maréchal Le Pen, dont la liste aux élections régionales en PACA est sortie largement en tête au premier tour, a créé la polémique en annonçant devant le Manif pour tous à Marseille qu'elle allait couper les subventions pour ces deux associations. Pour se justifier ? Ce sont des « associations politisées » et notamment le Planning Familial qui mènerait des actions donnant lieu à une « banalisation de l'avortement ».

### LE PLANNING FAMILIAL : UNE ASSOCIATION ENGAGÉE POUR LES DROITS DES FEMMES

Oui cette association est politisée, mais dans le sens fort du terme ! Dès sa création en 1956 (sous le nom de «La maternité heureuse»), cette association milite pour le droit des femmes et la parité au sein de la société, et revendique une remise en cause des lois de 1920 de natalité, qui condamnaient l'avortement et la contraception à la peine de prison.

La loi Neuwirth en 1967 autorise la vente de produits contraceptifs mais limite tout de même la publicité et ce n'est seulement en 1975 que la loi Veil est adoptée, permettant la dépénalisation de l'IVG (Interruption Volontaire de Grossesse). Aujourd'hui, le Planning Familial garantit l'accès à l'avortement pour toutes les femmes, de manière gratuite et anonyme, puisque depuis 2013, l'IVG est pris en charge par la Sécurité Sociale à hauteur de 100%.

Mais le combat du Planning Familial ne s'arrête pas là. Cette association élargit son champ d'action au droit à la contraception, à la lutte contre le SIDA et les IST (Infections Sexuellement Transmissibles), à l'éducation à la sexualité, et en dénonçant les violences sexuelles et conjugales.

En parallèle de ses actions, le Planning Familial accueille, conseille, accompagne et informe toute personne, homme ou femme, qui le désire. En plus de cela, elle fait de la prévention à échelle régionale, dans les milieux scolaires, les foyers, les lieux publics, les marchés et fêtes locales, organise des débats, des expositions, pour sensibiliser les gens et surtout les informer sur des sujets encore trop tabous dans nos sociétés. Aujourd'hui, le Planning Familial accueille un peu plus de 60 000 personnes par an en consultation et c'est un des rares endroits où l'on peut se procurer des moyens de contraceptions gratuitement.

Il y a une différence indéniable entre permettre aux femmes de choisir leurs maternités et banaliser la pratique de l'avortement. Marion Maréchal Le Pen oublie aussi sans doute que c'est grâce à l'action militante et engagée de ce genre d'association qu'aujourd'hui les femmes peuvent enfin avoir le contrôle sur leur corps et que c'est cela qui a permis leur insertion massive dans la

population active, à des postes du même type que les hommes, notamment en politique...

De plus ce n'est pas en compliquant l'accès à l'avortement pour les femmes que celui-ci cessera d'exister, comme le montre les pays où l'IVG est interdit, les femmes ne reculent pas devant la loi pour avorter mais, à défaut d'un accès facile et digne à l'avortement, le paient parfois au prix de leur vie.

**LE FRONT NATIONAL, LE PARTI DES CABOTINS**

En annonçant également la suppression des subventions aux centres LGBT (Lesbiennes, Gays, Bi, Trans) de la région PACA, on peut se demander si le parti FN serait apte, en cas d'élection à satisfaire davantage qu'une infime partie de la population française, celle qui nie et s'effraie de la diversité culturelle, ethnique et sexuelle largement présente en France. Tout comme le Planning Familial les centres LGBT se battent pour la reconnaissance des différentes identités et orientations sexuelles, et luttent contre toutes les formes de violences et de discriminations sexuelles. Face à tant de désinvolture de la part de la candidate en PACA, les associations LGBT de la région ont tenu à répondre à Marion Maréchal Le Pen dans une tribune, en défendant leurs actions et celles du Planning Familial et en encourageant les électeurs à s'opposer aux politiques déshumanisantes du FN, lors des élections régionales.

Le budget en question dans cette affaire ne concerne en tout et pour tout seulement 200 000€ de subventions, à l'échelle d'une région où le budget se négocie en quelques milliards d'euros. Même si Marine le Pen a préféré éviter le sujet en dissociant les projets de la tête de liste régionale et ceux du FN, cette polémique montre une nouvelle fois le plaisir que prend le parti FN et plus spécifiquement la famille Le Pen à faire parler d'eux, à susciter les débats autour de leur parti et à se donner en spectacle. Un peu comme la famille Kardashian, le glamour en moins.

La position du Front National paraît une nouvelle fois être en décalage avec la réalité du monde qui l'entoure, notamment face à la diversité de la population française, et semble s'obstiner à proposer des projets politiques à travers des œillères, sans se poser la question de l'être humain, de sa dignité et de son individualité.

**Sarah Francesconi**



© : Jean-Christophe MARMARA

# Jeff Le Nerf et Char

## résistants du 4 décembre

**Le 4 décembre 2015 était une journée spéciale pour le rap. De l'autre côté de l'Atlantique, Shawn Corey Carter alias Jay-Z fêtait ses 46 ans, et Rick Ross sortait sa nouvelle galette : Black Market. En France aussi on a voulu faire parler de nous. Ainsi, Rohff, Booba, Jul et Nekfeu sortaient tous leur opus respectif. Mais c'était également jour de sortie pour d'autres projets. Celui de JoeyStarr en collaboration avec Nathy (Caribbean Dandee) et ceux de Jeff Le Nerf et de Char. Et ce sont ces deux derniers projets qui nous intéressent ici puisqu'ils feront tous les deux l'objet d'une mini-chronique respective tout au long des lignes suivantes.**

### JEFF LE NERF : BLACK ALBUM

Commençons d'abord avec le rappeur grenoblois qui nous offre son cinquième album, dix années après le premier, le bien nommé Le Newrf à Vif. A l'écoute de cet album noir, on sent un Jeff très nerveux vis à vis du rap jeu. Deux morceaux, au titre plus qu'évocateur, se font ainsi les portes-étendards de ce postulat contre cette génération nourrie au rap made in Rock et Ciel : Showbizz et Ça fera pas twerker. Dans le premier l'Isérois nous évoque son spleen et sa méfiance vis-à-vis d'un show-business qui a « visé les fesses » des rappeurs et d'un système qui « a enfilé des MCs ». Il y prône également un rap authentique, loin de cette musique qui ne « pense plus qu'à toucher les petits » en racontant des histoires. Dans le second, sur une instru aux basses lourdes, Jeff balance punchline sur punchline tout en déblatérant sa rage et son je-m'en-foutisme quant au fait que sa musique ne soit pas passée dans les night-clubs, et affirme ainsi son anti-conformisme face au rap commercial.

Mais limiter Black Album à cette contestation du rap game serait oublier que le Grenoblois a d'autre cordes à son arc. Dans #LPTTF (Laisse Pas Traîner Ta Fille), référence à peine voilée au classique du Suprême NTM, Laisse pas traîner ton fils, Jeff reprend le rôle de moralisateur. A coup de name-dropping, de Rihanna à DSK en passant par Diam's, il tente de nous ouvrir les yeux quant à l'évolution que peut connaître une fille et le virage dangereux qu'elle peut prendre à son adolescence.

Le morceau qui ressort le plus de cet album, c'est évidemment Paolo Maldini. Sur une instru mélodieuse, mélangée au cuivre d'un saxo et à un beat moderne, Jeff Le Nerf clame son amour pour le rap, son authenticité face à cet art. Tout en se fendant d'un pic, encore une fois, vers l'industrie musicale : « Peut-être que dans nos têtes, on est trop Hip-Hop ».

Pour conclure, Jeff Le Nerf ne manque pas de placer une « Grosse dédicace» à son entourage dont Le Gouffre, le collectif de rap underground composé majoritairement de beatmakers et de rappeurs du 91.

En définitive, Jeff Le Nerf, son cinquième opus est un délice. Authentique et vrai, il correspond tout à fait aux intentions et à la posture du rappeur du 38.

## CHAR : NOUS CONTRE EUX VOL. 1

Après deux projets avec ses acolytes du Gouffre nommés Marche arrière et L'apéro avant la galette, Char se lance cette fois-ci en solo en tant que beatmaker. Avec Nous contre eux premier du nom, le gouffrier du 91 rameute une belle brochette de kickers et de paroliers. Sont ainsi présents par ordre d'apparition : L'affreux Jojo (Gouffrier), Sëar Lui-Même, Char (Gouffrier), Katana, Gabz (Gouffrier), Swift Guad, Joe & Cross, Fonik (Gouffrier), TSR Crew, L'indis, Doul-K, Paco, Lacraps, Zekwe Ramos, Sheryo, Brack, Ritzo et enfin Tragik (Gouffrier).

Le titre de la compilation n'est évidemment pas sans rappeler le morceau du même nom du Rat Luciano en featuring avec Rohff et Sat issu de l'album Mode de vie béton style.

Avec ce projet, Char nous montre qu'il est un formidable beatmaker. Chacune des productions qui jalonnent la compilation sortent de son génie créatif. A chaque morceau, la magie fait effet. Chaque rappeur présent sur cette galette se met au niveau de l'instru qui lui est attitrée.

Évidemment, quand on connaît le client qu'est Char, point de sonorités trap, cloud rap ou autre folies modernes qui sont désormais utilisées par les producteurs. Sur Nous contre eux, le boom-bap y règne en maître quand le kickage est roi. Et à ce niveau, les différents MCs invités sur le projet s'en sont donnés à cœur joie pour faire honneur a leur hôte.

**Guillaume André**



© Jeff Le Nerf

# Dada et Allan Kaprow
## aux origines du happening et de la performance

**Le Musée d'Art moderne et Contemporain de Strasbourg présente en ce moment une exposition retraçant le parcours de Tristan Tzara, fondateur et théoricien du mouvement dadaïste. L'occasion de revenir sur deux aspects de l'art contemporain qui débutent, entre autres, avec les dadaïstes au début du siècle dernier : le happening et la performance.**

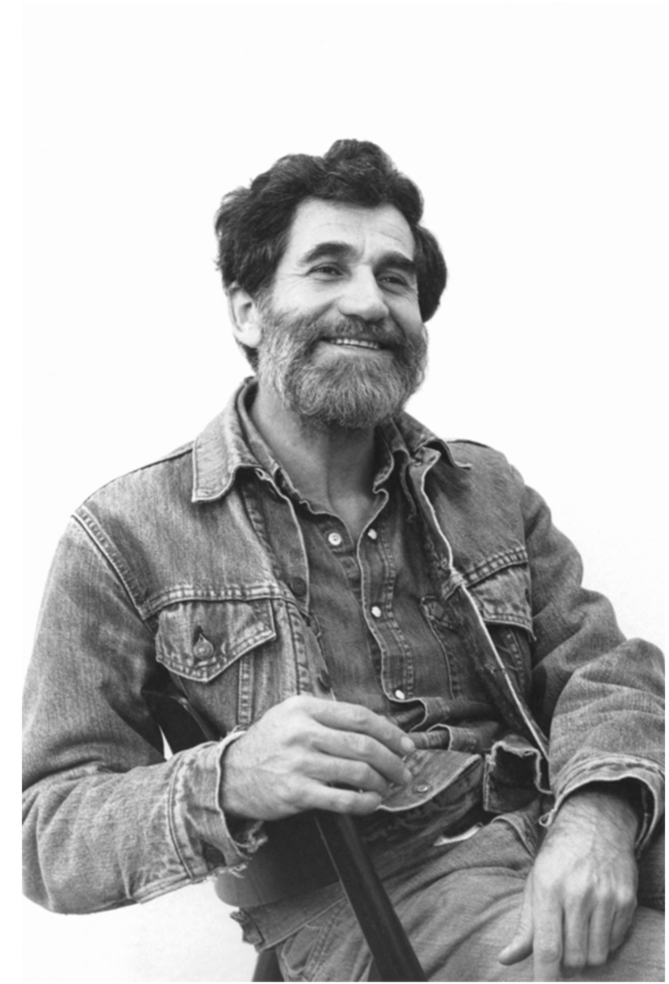
Si l'on en croit la version majoritairement admise de l'histoire, bien qu'auréolée de mystères et de controverses, le mouvement Dada débuterait officiellement en 1916 à Zurich lorsque l'on glissa un coupe-papier dans un dictionnaire Larousse. Le nom du groupe venait d'être désigné par le hasard. Cet événement aurait vraisemblablement eu lieu au Cabaret Voltaire, un lieu où se rencontrent les jeunes artistes et écrivains allemands, fréquenté entre autre par Tzara, Hans Arp, Hans Richter ou Hugo Ball, ce dernier étant également fondateur du lieu. Les soirées Dada, où Ball et les membres du groupe montent sur scène pour déclamer des poèmes, chantant en français ou en allemand, ponctuant leurs interventions par des cris, des sanglots, déguisés dans des costumes en carton, s'inspirent du théâtre mais invitent le public à participer au fur et à mesure de la soirée, jusqu'à ce que le spectateur venus s'asseoir derrière son verre se retrouve acteur du spectacle qui se déroulait. Ces soirées dadaïstes eurent lieu durant six mois, jusqu'à ce que le voisinage du Cabaret fasse fermer le lieu pour tapage nocturne et tapage moral. Quoi qu'il en soit, durant ces quelques mois, le Cabaret Voltaire fut le lieu d'une création artistique où l'art du spectacle commençait à prendre une orientation entre théâtre et performance. Un aspect de l'art contemporain qui prendra son essor quelques cinquante ans plus tard...

En effet, durant les décennies 1950-1960, se développent des tentatives de faire de l'art autrement. C'est le moment où émergent en force des formes d'art comme la performance ou le happening. Des œuvres éphémères qui impliquent autre chose que la matière de la peinture ou du volume, et qui ne sont plus destinées à être pérennes, mais bel et bien finies et temporaires. Performance et happening sont très similaires. Allan Kaprow, qui utilisera le premier le terme de happening, distingue l'un et l'autre car la performance nécessite un public, contrairement au happening, qui existe indépendamment du public mais grâce aux intervenants qui participent à la création de l'œuvre.

Allan Kaprow, donc, est l'artiste qui définira en premier ce qu'est le happening. En avril 1958, Kaprow présente, sur un campus du New Jersey à l'occasion d'un cycle de conférences sur le thème « communications » où sont invités John Cage, Robert Rauschenberg ou encore David Tudor, son premier happening public, intitulé Communication. Dans ce happening, que Kaprow ne désigne pas encore de cette manière, il se tient assis sur une chaise rouge sur scène, silencieux, habillé d'un costume blanc de tennisman. D'un balcon, des haut-parleurs diffusent un discours qui se désynchronisent rapidement laissant place à un enregistrement inaudible.




© Man Ray Trust


© Allan Kaprow Estate and Hauser & Wirth

Sur la scène se trouvent des miroirs, des boîtes colorées, une lampe rouge, des bannières colorées sont déployées, une balle rouge est lancée lentement. Après quelques secondes, Kaprow marche jusqu'aux miroirs, tournant le dos au public. Il allume une par une de nombreuses allumettes qu'il éteint en soufflant dessus. Il finit enfin par retourner à sa place.

Kaprow poursuivra ses happenings, bientôt suivi par d'autres. Les artistes de l'actionnisme viennois au début des années 1960 utilise le corps non plus comme modèle ou comme outil, mais bien comme partie intégrante de l'œuvre. Ils poussent la performance au limite du supportable, allant jusqu'à se faire arrêter à plusieurs reprises à cause de leurs œuvres. Des œuvres néanmoins pleine de sens, faisant écho au climat d'après-guerre et de guerre froide de l'époque.

Au même moment, un autre groupe d'artiste revendique en partie la même volonté iconoclaste au sujet des formes d'art. Fluxus s'engage dans un projet ambitieux qui est abattre les frontières entre l'art et la vie : l'art est la vie et la vie est l'art. En faisant recours au happening et en faisant participer le public, Fluxus démonte l'idée d'un art qui se contemple et promeut un art qui se vit, dont on doit faire l'expérience.

Aujourd'hui de nouvelles questions sur ces pratiques artistiques éphémères telles que la performance ou le happening se posent. Beaucoup d'institutions recréent les conditions de performances et de happenings ayant eu lieu dans le passé, parfois même dont les artistes sont décédés. Le happening Fluids de Allan Kaprow par exemple a été refait plusieurs fois déjà. Quel intérêt de faire revivre des actions censées durer le temps de leur création pour ne laisser que des traces nécessairement incomplètes de ce qu'elle fut au travers de photos ou de vidéos ? N'est-ce pas aller à l'encontre même de l'essence de cette forme d'art ? Ou est-ce un bon moyen pour comprendre ce qu'elles furent ?

**Alexandre Caretti**

# Star Wars
## plaidoirie d'une prélogie



©Lucasfilm

**La prélogie Star Wars aura longtemps dû faire face à la vague dévastatrice d'un purisme détracteur qui se vouait alors corps et âme aux premiers films. Il convient, dans un souci de franc-jeu, de se mettre dans une posture de concession : pourquoi donc la prélogie Star Wars a-t-elle traversé les huées des adorateurs de Luke, Han et Leïa ? Ou bien plutôt comment ses détracteurs justifient ces manifestations de haine ? Car tout est justifiable mais un degré de perspicacité est exigé à qui se croit apte à critiquer la prélogie. Grâce à une pioche parmi les innombrables arguments qui visent à stigmatiser les trois films, la recherche a pour but de répondre à la simple question : Que reproche t-on à la prélogie ?**

D'abord parce que Star Wars n'est plus un gentil conte manichéen : « La Menace Fantôme » s'ouvre sur une intrigue politique opposant la fédération du commerce à la monarchie constitutionnelle et élective de la ville de Theed sur la planète Naboo. Beaucoup de mots compliqués pour un public encore en train de méditer sur le fameux twist « Je suis ton père » dans « L'Empire contre attaque ». Seulement, Star Wars évolue avec son temps et son scénario s'est toujours adapté au goût du jour : c'est en 1999, à l'aube de l'an 2000, que « La Menace Fantôme » voit le jour. En cette même année, les prières des amateurs du septième art sont exaucées par la sortie du premier volet de la saga Matrix ; un film de science fiction implanté dans un décor complexe et futuriste qui remet directement en question notre vision de la réalité et du rationnel. Pourtant, Star Wars (la trilogie comme la prélogie) s'assume comme une saga sans prétention scénaristique et n'exige en aucun cas l'effort de compréhension que demandait Matrix lors de sa sortie. Là-dessus s'impose l'idée que se sont les plus jeunes qui sont dans l'incapacité de traduire et comprendre ce désordre organisé qui mêle le conseil des Jedi, sorte d'Olympe intergalactique, et la stratégie de pouvoir du chancelier Palpatine. Seulement voilà, les personnes mêmes qui se plaisent à cracher sur l'inaccessibilité du film au grand public sont aussi ceux qui se plaisent à cracher sur le personnage de Jar Jar Binks, l'autochtone drôle, loufoque et pathétique qui retranscrit l'esprit Disney avant même que ceux-ci ne s'emparent des droits. Jar Jar Binks, c'est le personnage qui vient compenser la pensée diplomatique de l'action avec ses galipettes. Un manège sans doute ridicule pour un puriste attaché à l'adorable naïveté des Ewoks, mais un manège qui, toujours, fait rire les plus jeunes avec un procédé éculé.

En conséquence, l'argument que la prélogie est « inadaptée » à tous les âges n'est pas vraiment pertinent. Ou bien il ne l'est qu'à moitié. Car là où la première trilogie racontait la quête d'un héros vers la lumière, la prélogie témoigne du déclin d'un autre héros vers les ténèbres. Les épisodes deux et trois relatent le destin beaucoup plus sombre et profond d'un Jedi confronté à l'opposition du bien et du mal. Toutefois George Lucas décide de faire régner dans la prélogie une ambiguïté entre les deux extrêmes : les Jedi sont en désaccord permanent au sein même de leur conseil et les Sith, bien que faire-valoir du mal absolu, s'accordent au moins dans un but commun : l'accès au pouvoir. C'est au centre de cette ambivalence qu'évolue Anakin, personnage binaire et irréfléchi qui voit lentement sa peur devenir colère, colère devenir haine et haine devenir souffrance. C'est pourquoi, au fur et à mesure que le personnage s'approche des ténèbres, les volets de la saga se font de plus en plus sombres et témoignent du réel souci que George Lucas accorde à l'humain causant sa propre perte.

Sans doute l'aurez vous deviné, la prélogie Star Wars est une réelle tragédie. Mais ce n'est pas seulement

le destin tragique de son héros qui lui permet d'accéder à ce titre. En effet la prélogie convoque toutes les caractéristiques d'une structure propre à la tragédie : le destin d'Anakin s'apparente à l'idée d'une fatalité, celle d'un héros qui n'a d'autre choix que de devenir le Dark Vador glorifié par les premiers films. De plus, il est au centre d'un grand dilemme cornélien : l'amour qu'il doit vouer à sa femme ou le dévouement qu'il doit vouer à un ordre Jedi qui l'oblige à rompre ces rapports passionnels. Puis, plus simplement, Anakin fait face au dilemme du bien et du mal, le côté clair qui promet sagesse et stabilité ou le côté obscur qui promet force et pouvoir. Dans ce contexte, il sera longtemps reproché à Hayden Christensen, qui interprète Anakin, d'être l'archétype même de l'acteur de studio à travers une fragilité à toute épreuve. Seulement, réflexion s'impose : la fragilité n'est-elle pas un point essentiel du caractère d'Anakin ? Ne doit-il pas côtoyer un état de soumission presque maladif aux yeux d'un spectateur qui ne connaissait qu'un Vador sans états d'âme ? Sur ce point, Hayden Christensen fait en tout point ce qui lui est demandé, à savoir créer chez son public le sentiment justifié d'une frustration provoquée par un Anakin qui mouille encore ses draps. De plus, cette longue transition du côté clair au côté obscur se trouve ponctuée par une histoire d'amour à laquelle on reproche souvent d'avoir plongé la saga dans un bain tiède à l'eau de rose.

Néanmoins la prélogie se devait d'élucider les motivations d'un méchant dépourvu d'humanité tel que Dark Vador pour qu'il se retourne finalement contre l'empereur Palpatine et mette fin à ses jours. A défaut de n'avoir pu sauver sa femme, Anakin aura sauvé un fils et finalement trouvé sa rédemption. Pour donner sens à la première trilogie, George Lucas se devait donc de centrer sa prélogie sur le caractère humain de ses personnages et, par défaut, de nous faire part d'une longue histoire de tourments et d'amour.

En fin de compte, la prélogie aura su s'adapter aux nouvelles générations. Ainsi Star Wars 1,2 et 3 ne pouvaient faire abstraction d'un style numérique essentiel à la modernisation des effets spéciaux. Sans doute George Lucas a-t-il dû se séparer d'une combinaison magique de créativité et d'artisanat dans son décor, mais là-dessus une question se pose : qu'aurait donné un épisode de Star Wars sorti en 1999 avec les mêmes effets spéciaux que celui sorti en 1977 ? Un film qui, quoi qu'il en soit, aurait connu les clameurs du jeune public auquel il était destiné. En revanche, s'il est un crime que l'on peut reprocher à George Lucas, c'est d'avoir modifié la première trilogie en 2004 pour l'agrémenter de quelques effets numériques. Un crime qui, lui, mérite le titre d'infanticide propagé par les fans. Mais il n'est pas concevable de reprocher à une réalisation telle que la prélogie d'avoir voulu appartenir à son temps. Il est donc capital que les accusations des puristes touchent à leur fin pour laisser enfin le jeune public profiter et s'exprimer librement.

**Nicolas Cury**


©Lucasfilm

# TOP CINÉMA 2015

**2014 avait été l'année de la fantaisie, du loufoque pourrait-on dire. 2015 en est bien loin, les cinéastes sont à la recherche du changement. Si un an n'a pas suffit pour transformer la face du cinéma contemporain, de nouvelles voix commencent à émerger malgré tout et nous ont redonné de l'espoir.**

2015 au cinéma, c'est de la polémique avec LOVE de Gaspar Noé ou encore The Smell of Us de Larry Clark, mais aussi du rocambolesque avec Mad Max : Fury Road de George Miller. 2015 n'est pas vraiment l'année de la sympathie, de nombreux cinéastes ont choisi de se confronter à eux-mêmes, comme pour Nani Moretti avec Mia Madre, ou à l'histoire de leur pays comme dans Les Mille et une nuits de Miguel Gomes. Ce top le reflète bien, chacun de ces films réfléchit soit directement sur le cinéma, soit sur la société dans laquelle il naît et à laquelle il se confronte inévitablement. Si ce n'est pas encore l'année des solutions (et sûrement que ce n'est tout simplement pas là le but du cinéma) c'est très certainement l'année du questionnement, de l'introspective et du regard engagé. 2015 a été une année éprouvante et cette souffrance a marquée le cinéma : les films sont fatigués, ils puent parfois, ils ne nous font pas que du bien lorsqu'ils ont été sincères. Mais ils sont ici pour s'arrêter et réfléchir là où tous veulent trouver une solution au plus vite. Le cinéma de 2015 nous dit de nous interroger, de continuer à créer peu importe si ça ne correspond pas aux codes. Les grands films de cette année sont ceux qui ont cherché à faire de la résistance, d'une manière ou d'une autre.

**- LE TOP 10 DE LA RÉDACTION -**

MAD MAX : FURY ROAD de George Miller

THE SMELL OF US de Larry Clark

RÉALITÉ de Quentin Dupieux

INHERENT VICE de Paul Thomas Anderson

LES MILLE ET UNE NUITS de Miguel Gomes

LOVE de Gaspar Noé

CEMETERY OF SPLENDOUR de Apichatpong Weerasethakul

MUSTANG de Deniz Gamze Ergüven

VICE ET VERSA de Pete Docter et Ronnie del Carmen

COMME UN AVION de Bruno Podalydès

# COP21 : plutôt vingt et une fois qu'une ?

**195 pays représentés. Plus de 40 000 participants. 3000 journalistes accrédités. 170 millions d'euros dépensés. 100 millions d'euros rapportés à l'Ile de France, selon les organisateurs (Chiffre du Ministère des Affaires étrangères et du développement international). La COP21 s'est tenue à Paris du 30 novembre au 11 décembre, pour aboutir à un accord adopté à l'unanimité le 12 décembre. Un sommet inutile de plus ou le réveil des consciences ? Retour sur les enjeux, le déroulement et les espoirs liés à la COP21.**

## UNE CONFÉRENCE PRÉPARÉE ET ATTENDUE

La COP21 désigne la vingt et unième conférence mondiale sur le climat. COP vient de l'anglais « COnference of the Parties », conférence des partis, ces derniers étant l'Union Européenne et les 195 États ayant signé la Convention-Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques (CCNUCC). Son objectif principal était de mettre les parties d'accord afin non pas d'empêcher – c'est déjà trop tard - mais de limiter l'augmentation des températures sur l'ensemble de l'espace terrestre. La CCNUCC a été rédigé en 1992 et est suivie par la première COP à Berlin en 1995. Depuis, il y en a une par an.

Le programme de la COP21 a commencé à être discuté bien plus tôt. En effet, le programme a été établi en 2011 à Durban, en Afrique du Sud. Lors de la conférence de Copenhague en 2009, les États s'étaient décidés à essayer de limiter le réchauffement climatique mondial à 2°C par rapport à l'ère préindustrielle, et ce, d'ici à 2100.

## ON PREND LES MÊMES ET ON RECOMMENCE ?

Tout ce vocabulaire et ces promesses semblent être du déjà-vu. Et il est vrai que l'objectif de réduire les émissions de gaz à effet de serre était déjà celui du protocole de Kyoto … en 1997 ! Mais il faut dire qu'à l'époque, les pays n'avaient pas joué le jeu : les États-Unis, la Chine ou encore le Canada, les plus gros pollueurs de la planète, n'avaient pas ratifié le protocole.

## UN ACCORD QUI SEMBLE DÉJÀ MANQUER D'AMBITION

Le 12 décembre dernier, l'accord final a été adopté à l'unanimité. On peut se demander une fois de plus s'il sera pour autant respecté. Des dirigeants français et aussi étrangers se sont montrés particulièrement satisfaits et enthousiastes, François Hollande déclarant « c'est la plus belle et la

plus pacifique des révolutions » ou encore Barack Obama qualifiant l'accord de « cadre durable dont le monde avait besoin pour résoudre la crise climatique ». Mais d'autres, comme le ministre indien de l'environnement Prakash Javadekar, se sont montrés plus sceptiques, ce dernier en déclarant que « les actions des pays développés sont bien en dessous de leurs responsabilités historiques ». Et en effet si cette conférence et l'accord peuvent d'ores et déjà être qualifiés d'historiques sur le plan politique, en pratique, tout cela est moins ambitieux qu'il n'y paraît.

Au lieu de contenir le réchauffement climatique à 2°C, les États se sont finalement mis d'accord pour tenter de le réduire à 1,5°C. L'accord est déjà qualifié d'insuffisant par une partie de la communauté scientifique, puisque selon les engagements qui y figurent, la température pourrait tout de même augmenter d'un peu moins de 3°C. Les mesures prises ne suffisent pas à contenir le réchauffement, et les questions des transports, de la tarification du carbone et des énergies fossiles ont été esquivées. Jusqu'en 2020, les États du Nord transféreront 100 milliards de dollars par an aux pays du Sud pour qu'ils soient en mesure de financer leur adaptation aux impacts du réchauffement climatique. Les États devront remettre des « contributions nationales » (objectifs précis et ligne de conduite pour chaque état) sur une base quinquennale. Les engagements exigés des pays sont différents ; les pays développés doivent donner l'exemple, exemple que les pays en voie de développement sont encouragés à suivre en contrepartie d'un soutien financier, tandis que les pays les moins avancés (PMA) sont libres de contribuer comme ils le peuvent. Dans les études portant sur les priorités des citoyens, la lutte contre le réchauffement climatique n'est pas bien classée ; le danger semble lointain car les notions sont abstraites. Le citoyen lambda français a-t-il idée qu'il respire aujourd'hui 400 ppm (parties par million) de dioxyde de carbone dans les basses couches de l'atmosphère alors qu'il s'agissait de 270 ppm au XIXème siècle ?

**UNE PROGRESSION DE LA PRISE DE CONSCIENCE ET DES RAISONS D'ESPÉRER**

Depuis le protocole de Kyoto, un progrès est tout de même visible. Une quarantaine de pays disposent aujourd'hui de marchés de droits d'émissions négociables, c'est-à-dire de systèmes d'échanges de quotas d'émissions de $CO_2$. Et même si une certaine peur du terme de « décroissance » ainsi qu'une tendance à la relégation des questions environnementale subsistent, la prise de conscience de l'opinion publique semble progresser. Les démarches citoyennes se multiplient, et l'on peut aujourd'hui se demander si la véritable prise de conscience et les agissements en conséquence ne devront pas d'abord avoir lieu au sein de la société avant que des actions politiques réellement efficaces et ambitieuses soient menées.

**Astrig Agopian**



## Les mythologies d'aujourd'hui

# Le selfie

En 1957, Roland Barthes publia ses Mythologies, un recueil de petits articles sur les objets, personnalités, images, présentations qui caractérisent la société française dans son actualité, et fait ainsi le portrait de la société de consommation de l'époque. Un demi siècle plus tard, c'est à Jérôme Garcin de publier les Nouvelles Mythologies. En rendant hommage à Barthes, ce recueil est consacré aux mythes des années 2000. Comme le fil du temps ne s'arrête pas là et comme notre société ne cesse d'évoluer, d'autres mythes se sont créés depuis. Cet article a pour sujet l'image probablement la plus propagée sur le net pendant cette décennie : le selfie.

## Du XIXème siècle à aujourd'hui

L'idée de se prendre en photo soi-même n'est pas si récente que ça. Au début du XIXème siècle, le photographe Robert Cornelius a produit un daguerreotype de lui-même. En plus d'être le premier selfie, c'était aussi la première photo d'une personne. Avec l'invention de la caméra portable, plus de gens se prennent en autoportrait devant un miroir. La grande-duchesse de Russie Anastasia Nikolaevna, entre autres, fut l'une des premières adolescentes à se prendre en photo et à l'envoyer à un ami. Le terme selfie a été évoqué pour la première fois en 2002, dans un forum du site web Australien ABC Online.

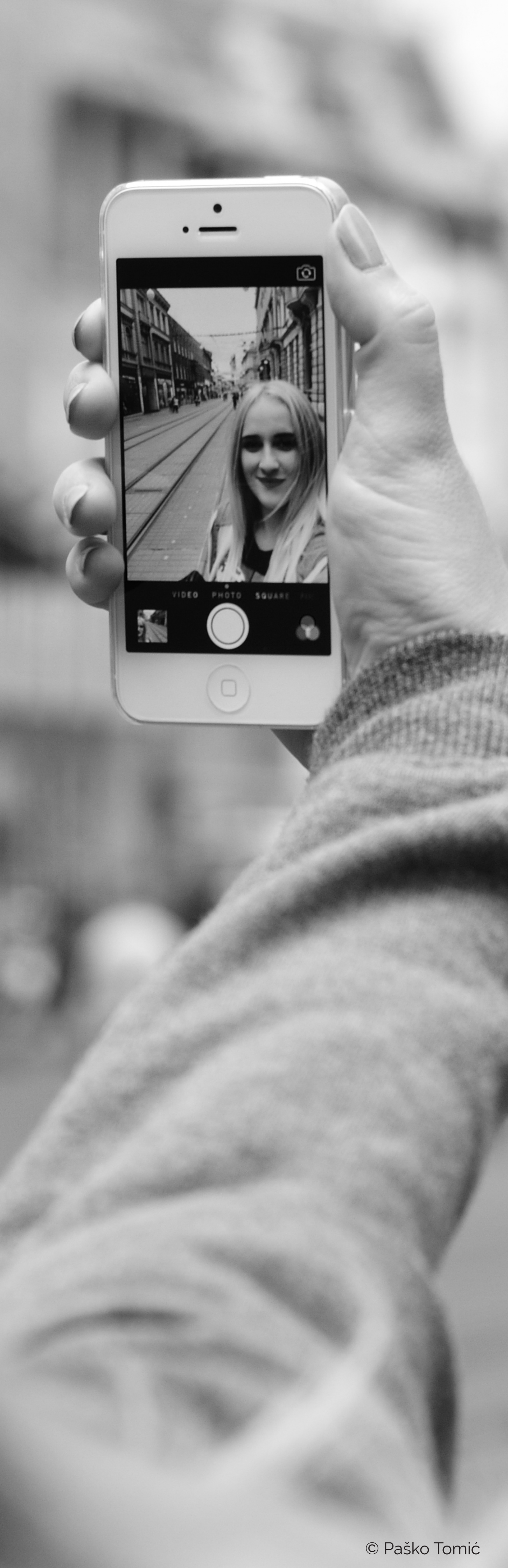
Aujourd'hui, le hashtag #selfie se trouve en 14ème position de la liste des mots-clés les plus utilisés sur les réseaux sociaux. De plus, le selfie a été médiatisé dans la série télévisée du même nom ainsi que dans une chanson du groupe The Chainsmokers.

Il n'est pas surprenant que le phénomène de l'autoportrait numérique soit déjà utilisé par les grandes marques pour booster leurs campagnes de pub. Il a même été intégré dans la Fashion Week ; au défilé de Dolce&Gabbana, les mannequins arrivaient équipées de téléphones portables, prêtes à se prendre en photo directement sur le podium. Dans le cadre du nouveau lancement des chaussures Stan Smith par Adidas, les célébrités qui se sont prises en photo avec leurs nouvelles baskets ont fait une bonne partie de la promotion.

## Partage ou narcissisme ?

La réponse à laquelle on peut s'attendre si on demande aux gens pourquoi ils prennent des selfies, c'est qu'ils veulent capturer un moment entre amis ou montrer à leurs amis ce qu'ils font. C'est vrai que le selfie est un bon moyen de partager sa vie avec ses proches, ou bien avec tout le monde, inconnus ou non. Mais il est d'abord un moyen de se montrer et se vanter.

Comme les portraits de la royauté du XVème siècle, le selfie sert à montrer le statut d'une personne ainsi que l'importance qu'elle a dans le monde. De plus, il fait partie de la construction de l'image de soi. Celui qui prend son propre cliché en contrôle le contenu, la perspective, le filtre et les hashtags qui figurent dans la légende. Cela



© Paško Tomić

fait que le selfie montre comment une personne se voit elle-même et comment elle veut être vue par les autres. Mais l'image seule ne suffit pas. En partageant un selfie, le but est d'être remarqué et accepté socialement. C'est pourquoi le choix de la meilleure pose et du meilleur filtre peut s'éterniser. C'est aussi pourquoi on voit rarement des autoportraits de personnes en jogging usé, en train de ramasser les crottes de leur chien. Non, le selfie est réservé aux moments les plus cool que la vie peut offrir.

Tandis qu'il est tout à fait normal de partager des photos de nous-mêmes, car nous sommes des êtres sociaux, le revers de la médaille est que ce partage peut aussi avoir des effets négatifs. Plusieurs études ont révélé que passer trop de temps à regarder des selfies « parfaits » est lié à une mauvaise image de soi. Il est également frustrant de rester invisible si la photo n'est pas remarquée ou n'a pas obtenu beaucoup de likes.

De plus, en choisissant entre plusieurs selfies avant d'en publier un, il est difficile de rester objectif et de bien juger ce qu'on est en train de partager. En voulant le mettre en ligne le plus vite possible, le côté narcissique et impulsif du cerveau prend le dessus. Et parfois, cela entraîne des publications que l'on regrette plus tard (comme probablement les adolescents posant à moitié nus sur Instagram).

## L'abus du selfie est dangereux pour la santé

En parlant de mauvais jugement, il faut aussi évoquer que le selfie a récemment fait la une à cause de plusieurs accidents, parfois mortels. Selon le site mashable.com, la prise d'un selfie a causé plus de morts que les attaques de requins en 2015.

En Russie, des panneaux de sensibilisation ont été mis en place afin de prévenir les accidents, notamment la chute d'une falaise, être renversé par un train ou être tué par un animal sauvage. Au Festival de Cannes et à Disneyland Paris, entre autres, la perche à selfie est même proscrite de l'espace.

Pris de manière prudente ou pas, le selfie va certainement continuer à faire partie de notre quotidien, surtout parce que c'est un excellent outil de promotion. Pourvu que personne ne se fasse manger par un ours avant de poster sa photo !

**Jenifer Winter**

# A chaque mois son thème
# «Le cinéma est une fête»

On n'a pas pu s'empêcher d'apporter du nouveau pour 2016, c'est pourquoi Maze Magazine vous a concocté un nouveau format pour aborder le cinéma : désormais vous pourrez retrouver chaque mois un nouveau thème illustré d'images de films et de textes rédigés par nos rédacteurs. Ce mois-ci, parce qu'on ne voulait pas se lamenter sur l'année difficile qui vient de s'achever, on a voulu égayer ce premier numéro de la nouvelle année en choisissant de travailler autour du thème «Le cinéma est une fête !».

**La fête parce qu'elle est le moment du rassemblement, de l'ivresse, de l'amour et que c'est ce dont le monde a besoin aujourd'hui. Pour autant, les différents événements survenus au cours de l'année nous ont laissé avec une belle gueule de bois avant même que la fête ait pu commencer. Le thème renvoie bien sûr à l'ouvrage d'Hemingway, Paris est une fête, mais aussi à la triste fête que connait le monde quotidiennement, celle où les uns dansent sans se soucier de ceux qui meurent. Le cinéma, face au mélange d'exaltation, de mélancolie et d'ivresse de la fête, est le lieu de la plus grande compassion : trinquer avec ceux qu'on aime un verre à la main et partager la vision du monde d'un cinéaste dans les salles obscures sont des instants qui ont pour point commun de nous rappeler que l'on porte tous un même fardeau, celui du genre humain, avec les joies et les peines qu'il suppose.**


© Zentropa - Les Idiots


© Faces Music - Husbands

Les séquences de fête durant lesquelles les personnages passent du rire aux larmes, aussi bien dans Husbands de John Cassavetes que dans Idiotern de Lars Von Trier, me paraissent être très représentatives du sentiment de compassion que j'ai mentionné. Après quelques verres d'alcool comme face à des images de cinéma qui nous dépassent, on est mis à nu et on laisse chacun voir nos peurs et nos angoisses, on cherche les bras d'un ami pour nous rassurer et nous chuchoter : «Moi aussi.»

**Adam Garner**

La fête est l'occasion de se retrouver et de retrouver les siens autour d'un bon repas où l'alcool coule à flots. On replonge dans nos racines, ici tziganes pour Kusturica, et on s'oublie dans la fête et l'ivresse. C'est le moment d'expier ses péchés et de purger ses passions. Mais si la fête peut créer une harmonieuse alchimie entre les êtres, elle peut aussi devenir le lieu des règlements de compte, quand un grain de sable vient faire grincer les rouages de la machine festive. C'est le cas dans Festen de Thomas Vintenberg. Dans ce cas là, la fête devient tranchante et blesse de ses griffes acérées du passé. Deux visions de la catharsis des fêtes, entre chat noir et chat blanc. (Hugo Prevel)

**Hugo Prével**


© Warner Bros


© Scanbox Danmark - Festen

Fresques sociales, Mountains May Depart et Bande de filles n'ont à priori rien à voir avec la fête. Pour sûr, devant ces films, les larmes et les grimaces douloureuses sont de mise ! Et pourtant, une musique se déclenche. Une musique bien kitsch ou confortablement commerciale. Vous détestez ces musiques d'habitude, n'est ce pas ? Qui écoute encore des vieux tubes italiens des années 1970 ? Mais ici, les acteurs dansent et ce moment de souffle, aussi pathétique dans Moutains may départ que puissant dans Bande de filles provoquent un sourire inconditionnel ainsi que l'irrésistible envie de gigoter sur votre siège pour danser avec eux. Le cinéma est une fête lors de ces moments où le son, la musique va guider l'image. Loin d'être une facilité, savoir doser ces instants et les insérer pour devenir des parenthèses d'extase demande parcimonie et délicatesse. Il semble que ces instants touchent à une ultime empathie. Plus que dans la souffrance, nous rejoignons les acteurs pour toucher à leur libération.

**Emma Pellegrino**



© Canal + - Bande de filles



© Ad Vitam - Mountains May Depart



© Universal Pictures - Voyage au bout de l'enfer

Le cinéma est une fête. Le cinéma est aussi une célébration. Le cinéma nous montre le réel. Mais le cinéma fête aussi l'irréel. Cette photo tirée de Voyage au bout de l'enfer fête un mariage. On y voit Meryl Streep faisant ses premiers pas d'actrice, dansant avec un De Niro au sommet de sa gloire. Mais la suite du film nous raccroche violemment à la réalité, à la violence, au hasard, des choses de la vie. Le cinéma est une fête et ce film, magnifique, a révélé de grands acteurs. Ce film a fêté le cinéma comme un art à part entière. Mais ce film a aussi vu la mort d'un de ses acteurs, Christoper Walken, raccrochant ainsi la beauté, la vie, la fête du cinéma, à la réalité, à la violence, au hasard des choses de la vie.

.

**Philippe Husson**

La fête est ici le lieu d'une transgression, celle d'un empereur qui se laisse guider par la belle Kwei Fei au cœur d'une fête populaire, loin du palais et de ses devoirs astreignants de monarque. La transgression de cette fête ne réside pas tant dans le fait que le couple se mêle au peuple que dans la mise en place d'une cérémonie au cœur même de l'évènement festif. Ainsi la fête ne serait pas la simple expérience éphémère du sentiment de clandestinité, celui qui nous donne l'impression de faire quelque chose d'exceptionnel et d'irrégulier. L'euphorie d'une fête peut certes se mesurer aux interdits qu'on brave, aux risques qu'on peut prendre ; on peut même parfois être amené à penser que la « vraie vie », c'est ça : jouer de la musique et danser dans la rue, au milieu d'une foule joviale réunie exceptionnellement. Cependant le couple impérial ne cherche pas à se fondre dans la masse des petites gens. Ils cherchent, en entamant une danse, à célébrer la fête même. Celle-ci devient alors plus belle encore, lorsque l'improvisation devient chorégraphie, pour atteindre la forme la plus aboutie de la célébration, la cérémonie. Penser un moment qu'on puisse célébrer la fête, c'est se permettre de vivre la fête pleinement, comme une occasion de se réjouir du réjouissement.

**Clémence Thiard**


©Daiei Film - L'impératrice Yang Kwei Fei


© Daiei Film - L'impératrice Yang Kwei Fei

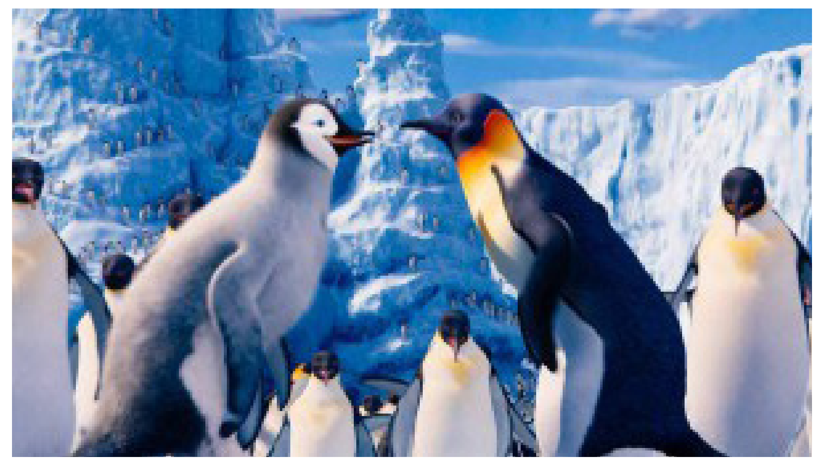
Happy Feet Two de George Miller : George Miller a toujours perçu le cinéma comme un moyen d'expression visuel. Que ce soit avec un point de montage, un mouvement de caméra ou un cadrage, le cinéaste cherche à communiquer avec le spectateur. Les deux Happy Feet, et encore plus le deuxième, sont des films qui visent à renouer le dialogue entre les êtres. Ici c'est à travers le chant et la danse que les différents peuples présents sur la calotte glaciaire dialoguent. La scène finale voit toutes les nations s'unir en chantant et dansant, sur Under Pressure de Queen, pour briser un bloc de glace qui emprisonne le peuple manchot. La mise en scène galvanisante de G. Miller réunit l'ensemble de ces communautés dans un même mouvement de caméra. Le point final est donné lors d'un enchaînement parfait de plans qui associe un pas minuscule d'un krill à l'effondrement du bloc de glace. L'individuel et le collectif, l'infiniment petit et l'infiniment grand réunis par un même acte d'expression primaire, la danse.

Le seigneur des anneaux : le retour du roi de Peter Jackson : A l'évocation du Seigneur des anneaux on se souvient rapidement des effets spéciaux révolutionnaires, des batailles titanesques, des multiples créatures, ou de l'héroïsme galvanisant. Mais à côté de ce spectacle, il y a également des scènes intimistes à l'émotion pure. Voyez plutôt la scène dans le dernier volet (Le retour du roi) lorsque nos quatre hobbits sont rentrés de leur périple et sont dans une taverne, une pinte de bière à la main. Tout autour d'eux les personnes rient, s'amusent, sont heureux. Eux sont assis, ne prononcent aucun mot et se regardent. On imagine alors le poids de l'aventure qui pèse sur eux et dont les stigmates sont encore frais. Soudain, Sam voit une femme et part lui parler. Le plan d'après montre leur mariage, les hobbits ont retrouvé le sourire et la caméra s'arrête alors sur le héro Frodon : sa joie s'efface peu à peu. Avec un habile jeu de regards et une musique habitée de Howard Shore, le spectateur se rend compte de la douleur du retour à la maison, et de l'impossibilité de reprendre une vie normale pour certains. Peter Jackson sait repousser les limites du spectaculaire mais il sait tout aussi bien nous plonger dans l'intimité de ses personnages.

**Nicolas Renaud**



© New Line Cinema - Le seigneur des anneaux : le retour du roi

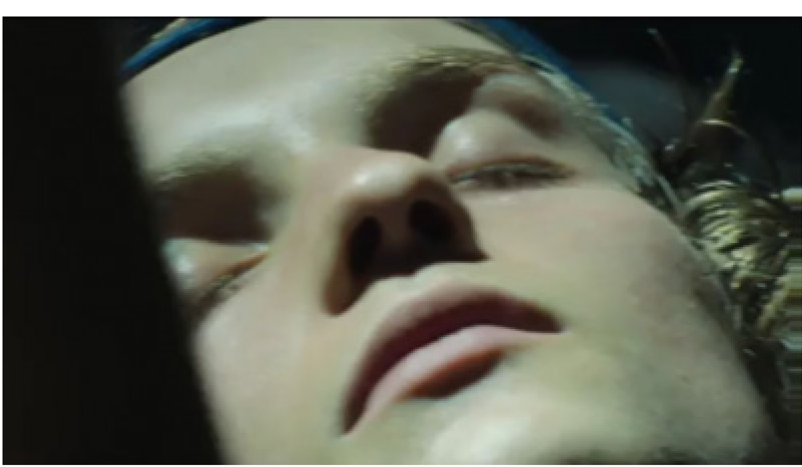


© Village Roadshow Pictures - Happy Feet Two

Le cinéma est une fête : à la fois exaltation et son auto-célébration, il est un lieu propre à l'excès, à l'ivresse et au débordement, comme l'illustre Les Amants du Pont-Neuf de Leos Carax, à l'œuvre peu prolifique mais singulier. Le film est porté par deux jeunes au sortis de l'adolescence et à l'entrée de l'âge adulte qui se réfugient du monde sur le célèbre pont éponyme en rénovation. Ces deux écorchés vifs, avec un désir irrépressible de vitesse et d'abandon, fêtent dans une séquence mémorable le quatorze juillet, en dansant, en chantant et en s'élançant. Ce film radical et poétique plein de fureur et de rage évoque un autre grand film, sorti en 2015, du controversé cinéaste américain Larry Clark. Dans The Smell of Us, il y a une séquence incroyable qui se déroule dans une soirée underground parisienne, où le cinéaste coupe la musique diégétique pour mettre du Bob Dylan. Ce geste radical lie la fête mélancolique et lyrique de l'intime à celle de l'énergie du groupe, de la jeunesse. Des têtes qui s'épanchent et des corps qui se dépensent. Qu'en sera t-il de demain, des lendemains de fêtes ?

**Lisha Pu**

© Films A2 - Les Amants du Pont-Neuf



© Morgane Production - The Smell of Us


© Universal Pictures - The Grinch


©Alliance Atlantis Viva Film - Les Amours Imaginaires

Une sensation, un ailleurs, un moment précieux, éphémère et surtout collectif. Elle est une danse, une musique. Ivresse et chaleur, bonheur et rituel des lumières, des couleurs. La fête au cinéma se montre esthétique et poignante dans Les Amours Imaginaires de Xavier Dolan, lorsqu'avec une musique suave, des flashs de lumières froides elle sépare d'un côté le bel apollon, les yeux fermés, dansant comme un feu entouré de ses Vestales et de l'autre coté les deux cœurs brisés, interdits sur ce petit morceau de canapé.

Mais le cinéma est une fête lorsqu'elle est un rassemblement de personnes qui n'ont plus peur du ridicule. Chacun peut être un grand enfant, perdant son sérieux pour partager un sentiment de joie. A la fin du Grinch de Ron Howard et avec beaucoup d'humour, la fête de Noël devient synonyme de tolérance et de compromis et non plus d'une fête commerciale et compétitive.

Moment d'abandon de soi pour un plaisir momentané, ou événement plus collectif à la recherche d'une certaine euphorie, la fête est partout et le cinéma est une fête !

**Alénice Legoux**

La sueur, les rires gras, les oreilles qui sifflent, une légère impression de s'étouffer le cul au fond d'un canapé ; les verres qui claquent à nos oreilles, les voix qui se coupent et s'entrecroisent, certaines timides et d'autres rauques, graves ; l'alcool dans les artères, les idées, les regards. L'effusion, la saturation et autres brouhaha propres à la fête entre amis, le cinéma sait parfois les figurer au son, en profitant de ses propres défauts de micros comme dans René, d'Alain Cavalier. Le son des enregistrements se dégrade, au fur et à mesure des excès de boisson. C'est un choc pour nos oreilles. Les personnages, eux, se dévoilent, discutent, s'écoutent parfois. Nous accueillons alors le sens de la scène.

Le cinéma est fait de chocs et de mains tendues ; les images et le son trinquent, s'embrassent, s'étreignent, s'opposent, se lient et se délient. Si le cinéma est une fête, il fait aussi la fête devant nous et avec nous.

**Benoît Michaely**

© Pathé Distribution - René



© Pathé Distribution - René

# Lettre ouverte à André Bonnet

**Après une énième action en justice de l'association Promouvoir, la Cour administrative d'appel de Paris a retiré son visa d'exploitation à La Vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche en décembre dernier. Bien que la Ministre de la Culture ait introduit un recours devant le Conseil d'État, cette décision d'appel porte un coup manifeste à la liberté d'expression cinématographique.**

Vous vous êtes donné pour mission de défendre la dignité de la personne humaine et de protéger les mineurs, à travers la promotion des valeurs judéo-chrétiennes et de la famille, dont on comprend bien le nom de votre méphitique association que vous présidez depuis 1996. Vous vous êtes permis d'attaquer une horde d'œuvres cinématographiques sous couvert d'ordre public et de bonnes mœurs, vous qui demeurez confiné dans votre éthique moraliste obsolète. C'est sans vous rappeler que la notion d'ordre public est une notion contingente, nécessairement évolutive, qui doit s'adapter aux exigences sociales de notre temps. Car oui, votre activisme ne vise qu'à caviarder une liberté artistique si chère dans le contexte actuel, afin de préserver les consciences puritaines de vos semblables bien minoritaires à ce jour.

Après vous en être pris à Nymphomaniac de Lars von Trier, vous avez obtenu du tribunal administratif de Paris en juillet dernier que le film Love de Gaspard Noé soit interdit aux moins de 18 ans, et plus récemment de la Cour administrative d'appel de Paris de la perte de son visa d'exploitation pour La Vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche, palmé à Cannes en 2013. Vous qui auriez tendance à qualifier de « pornographique » tout film représentant des scènes sexuelles un tant soit peu explicites, il est évident que l'amalgame est devenu votre fond de commerce dans votre croisade contre le cinéma non politiquement correct.

Inutile de vous remémorer que dans votre recours dirigé contre le film Baise-moi de Virginie Despentes, le Conseil d'État avait déjà précisé que « même s'il comporte des scènes de grande violence et des scènes de sexe non simulées un film ne revêt pas nécessairement, en raison de son thème et des conditions de sa mise en scène, le caractère d'un film pornographique ou d'incitation à la violence. La représentation de la violence et l'incitation à la violence doivent donc être considérées comme deux notions distinctes, mais, surtout, la présence d'une scène de sexe non simulée ne justifie pas, à elle seule, le classement d'un film dans la catégorie « X ».

S'il est certain que les critiques ont dénoncé le caractère gratuit des scènes de sexe de La Vie d'Adèle, jugées trop longues et déconnectées de la finalité du film – Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos évoquant même à ce titre des conditions de tournage « horribles » - il n'est nullement établi que le film revêt le caractère d'un film pornographique comme vous le soutenez, dans la mesure où les actes sexuels ne sont ni montrés en gros plan, ni destinés à stimuler quelconque libido. Si la surenchère visuelle est



devenue un leitmotiv artistique et que le sexe et la violence sont devenus des sujets sans tabou au cinéma, il est nécessaire de vous rappeler que cette liberté a été le fruit d'un long combat, et que la victoire n'a été due que grâce à l'évolution des mœurs.

On se souvient de cette époque où la censure faisait rage quand Godard tournait Le petit soldat, dans lequel l'évocation de la situation en Algérie, la présentation d'un déserteur et la dénonciation de l'utilisation de la torture, et où Anna Karina comparait l'action de la France à celle des rebelles, avaient conduit à l'interdiction du film pendant trois ans, qui ne paraîtra qu'en 1963. Il faudra alors attendre la fin de la guerre d'Algérie pour que le cinéma puisse se reconstruire après des années de brimades.

Le Conseil d'Etat l'aidera un peu dans cette quête de liberté, mais l'évolution des mœurs suffira à contenir les censeurs dans leurs pulsions artistiquement meurtrières. Dans un premier temps, par une dizaine d'arrêts rendus dans les années 50-60, le Conseil d'Etat a tenté de rendre plus clairs les critères de censure, considérant notamment que celle-ci devait être conditionnée par des « troubles matériels sérieux ». Mais ce n'est que par son arrêt d'assemblée du 24 janvier 1975 « Ministre de l'information contre Société Films Rome- Paris », qu'il annule la décision du ministre qui refusait le visa de contrôle à La Religieuse de Diderot de Rivette, consacrant ainsi la liberté d'expression cinématographique.

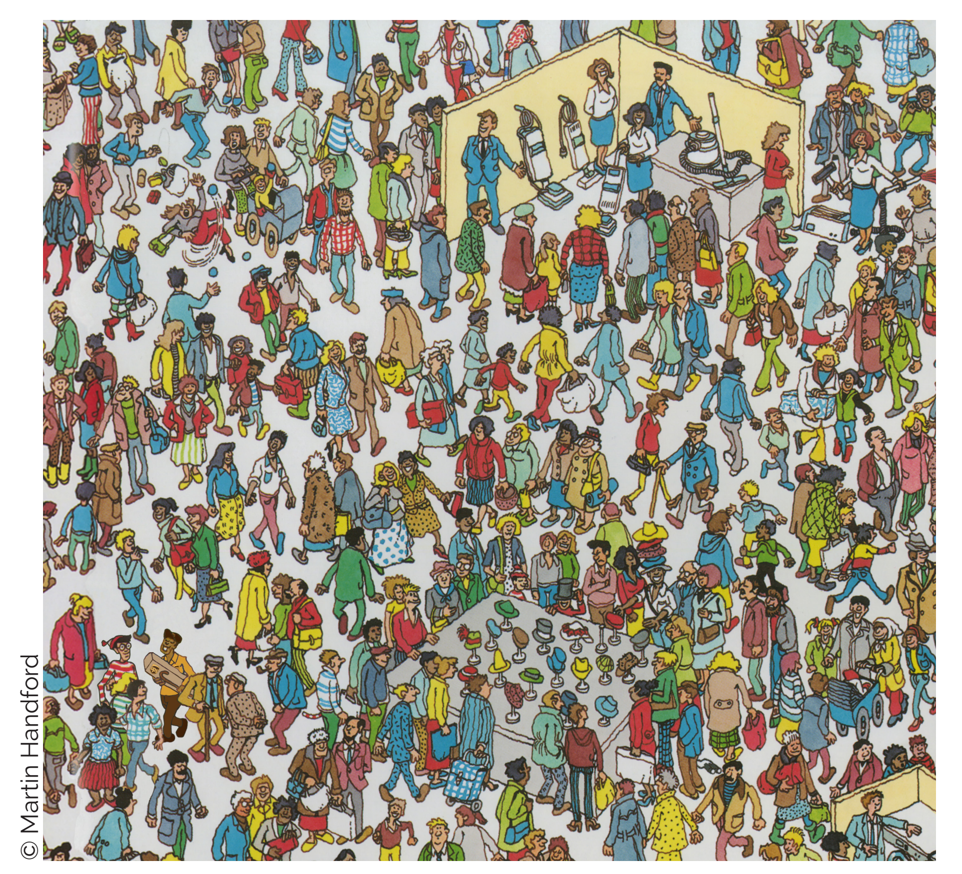
Dans un second temps, la société française est marquée par un renouveau de fond qui se répercute nécessairement sur le cinéma. Les français aspirant à davantage de liberté et moins d'hypocrisie, les cinéastes vont pouvoir progresser honorablement vers la transgression. Dans un contexte de libération sexuelle inhérent à la société post-soixante-huitarde, c'est par le sexe qu'ils vont conquérir cette liberté d'expression, testant avec audace les limites de cette nouvelle tolérance. On pense au Dernier Tango à Paris de Bertolucci, ou à La Maman et la Putain d'Eustache.

La commission de censure, troublée et submergée, ne sait plus très bien qui couper et pourquoi. Suivant les promesses de campagne de Giscard d'Estaing, Michel Guy, alors ministre de la culture, décide de ne plus suivre systématiquement les recommandations préconisées par la commission. C'est notamment le film Emmanuelle qui fera l'objet de ce volontarisme et deviendra un véritable phénomène commercial et sociologique.

En vous en prenant directement à cette liberté, l'aboutissement unique de votre entreprise sera de contrecarrer les réalisateurs dans leur réalisation artistique, qui, par peur d'un caviardage prochain du fait de votre activisme inconditionné, s'autocensureront pour ne pas avoir à subir le courroux de votre association obscurantiste, et ainsi se fondre dans la masse commerciale du politiquement correct.

Vous pourrez alors vous féliciter d'avoir été l'acteur auto légitimé d'un art transformé en industrie.

**Florent Norcereau**



© Martin Handford

# Unique,
## comme tout le monde

**« Avoir du style » veut généralement dire « suivre le mouvement ». La dernière tendance ? On aime et on achète. Après les New Balance, on a tous (ou presque) fait l'acquisition d'une paire de Stan Smith. Dans cette masse de tendance et de marque à profusion on tente tous, à notre façon, de se démarquer...**

Après tout notre style c'est notre identité. Certains font la différence avec un look totalement décalé ou avec un détail physique. Les tatouages et les piercings sont un parfait exemple de ce désir d'unicité. Pourtant l'engouement du tatouage est tel, qu'être tatoué aujourd'hui n'a plus rien de singulier.

Il émerge alors des styles qui se détachent de cette masse et de la tendance imposée. Ces styles, dits alternatifs, sont des styles qui ne correspondent pas aux « normes » de la tendance établie. Être porteur d'un style alternatif permet une affirmation identitaire, une certaine liberté et l'origine peut provenir d'une revendication, quelle qu'elle soit.

Pourtant, à tous prétendre à l'exception, ne serions-nous pas tous pareil ? En effet, les adeptes de ces styles distinctifs sont de plus en plus nombreux. On peut alors se demander s'ils ne deviennent pas petit à petit des styles conformistes.

Depuis quelques années déjà, le grand mouvement qui représente plutôt bien ce qu'est un style alternatif est le mouvement hipster. Dans les années 40 il désignait des amateurs de jazz et était au départ un mouvement plutôt culturel. Entre hippie punk et bobo, les hipsters font partie d'une sorte de contre-culture. L'idée première du mouvement était le rejet total du mainstream et la volonté d'avoir une identité culturelle et vestimentaire propre. Nomades, chics et geeks, c'est comme cela qu'on les définit.

Depuis les années 2000, ce style est devenu la nouvelle « branchitude », alors la tribu des hipsters s'agrandit petit à petit, perd en particularité et fini par devenir, totalement mainstream. En effet, il n'est pas rare de croiser au coin de la rue un barbu avec une chemise à carreau et un bonnet.

Dans la société actuelle, il y a un renouvellement permanent des stéréotypes et c'est ce qui nous oblige, tous, à renouveler régulièrement nos positionnements identitaires. Les choix sont très nombreux mais la grande tendance du moment est le style Hipster.

Alors même si les idées premières de cette contre-culture ne sont pas partagées, le look lui est entièrement copié. Finalement, pas si alternatif que ça.

**Charlotte Jouhanneau**

# Karl Lagerfeld
## A Visual Journey

**Depuis le 16 octobre, la Pinacothèque de Paris rend hommage au talent artistique de Karl Lagerfeld et son œuvre photographique. L'exposition Karl Lagerfeld, A Visual Journey, invite à découvrir des impressions personnelles du créateur, capturées et imprimées en utilisant de différentes techniques. Quiconque admirant la créativité du Kaiser a pu être ravi de l'annonce de cette exposition.**



algré les nombreux articles qui circulent depuis le premier jour de l'exposition, son contenu n'a jamais été trop dévoilé, ce qui laissait beaucoup de suspense par rapport au contenu et aux images qui font partie de A Visual Journey. Tout de même, ou peut-être grâce à ce suspens, chaque article créait le pressentiment que cette exposition allait être un succès et que les visiteurs n'auraient aucune raison d'être déçus.

Avant de la présenter de manière plus détaillée, il faut mentionner qu'il n'est pas du tout nécessaire d'être un pro de l'art pour pouvoir apprécier l'exposition. De plus, et contrairement à ce que certains articles déjà publiés sur l'expo auraient pu faire croire, les photographies sont d'une grande diversité - et il ne s'agit pas que de clichés de mode.

### CULTURE POP, MAIS PAS SEULEMENT

Tandis que les photographies exposées en première salle montrent les personnalités idolâtrées : Diane Krüger, Lou Doillon, Carole Bouquet, Carla Bruni, la deuxième est consacrée à l'architecture et aux impressions urbaines de Paris, New York, Capri et Weil am Rhein. Sur les séries Designed by Man and Nature, Factory Constructivism, A different view, une juxtaposition de motifs naturels et de motifs architecturaux montre des éléments de notre quotidien sous un angle inhabituel, au point de presque en créer une illusion d'optique et de mouvement. Ce qui est également frappant, c'est l'amour du détail. L'image n'est jamais complète. Ce qui est montré, c'est une partie d'un tout, qui peut exister avec ou bien sans son contexte.

Comme mentionné précédemment, l'expo contient également de nombreux portraits, soit de personnalités, soit de caractères littéraires. Ce qui est intéressant ici, c'est qu'il semble y avoir une remarquable ressemblance entre les portraits masculins exposés et les portraits du jeune Karl Lagerfeld (qui ne font pourtant pas partie de l'exposition) - surtout quand il s'agit de photos de Baptiste Giabiconi. On peut aussi soupçonner un lien autobiographique dans la série AKT|STR|AKT, qui, en douze images, montre un homme nu

à côté d'un cube géométrique. Là encore, l'association avec Karl Lagerfeld en tant que bodybuilder n'est pas loin, surtout parce que la ressemblance entre le jeune homme sur les photos et le jeune Karl est bien présente.

D'ailleurs, l'Antiquité est un thème récurrent dans l'exposition, dont des clichés représentant Les Amours Pastorales de Daphnis et Chloé et Le Voyage d'Ulysse font partie. Dans le même style que ces photos, on y voit également une série nommé Body Freedom, où on voit un modèle masculin prenant des poses sculpturales dans un décor rappelant l'architecture antique.Encore une fois, il est étonnant à quel point il fait penser au jeune Karl Lagerfeld.

Enfin, la dernière salle est consacrée aux clichés de mode et de célébrités qu'on peut également trouver dans des magazines comme Harper's Bazaar et Vogue. Mes favoris dans cette sélections sont sans doute les photos en noir et blanc qui donnent une idée d'opulence et de luxe, grâce aux poses des mannequins et, bien sûr, les vêtements qu'ils portent.

Pour conclure, sachez que cette belle expo vraiment exceptionnelle est fortement recommandable. Donc allez voir A Visual Journey, vous en serez content. Vous avez jusqu'au 20 mars 2016.

Il est également digne d'attention que la lumière et la technique de l'impression des images étaient soigneusement sélectionnées afin de donner une certaine ambiance aux images. La sérigraphie A Portrait of Dorian Gray montre cela par excellence. Deux portraits, d'une femme et d'un homme, dont chacun est reproduit et légèrement altéré quatre fois, créent une succession où le déclin des deux personnages devient visible.
L'image du départ reste la même, mais c'est le jeu entre ombre et lumière qui donne un caractère complètement différent à chaque élément de la série, rendant son personnage principal plus petit, frêle et âgé, selon l'accentuation faite par la lumière. D'autres images ont l'air flou, comme si elles faisaient partie d'un rêve. Ceci est notamment le cas des photos inspirées par l'Antiquité.

**Jenifer Winter**




Star Wars
Episode VII
Where Is Luke ?



Après une campagne marketing dotée d'une force de frappe qui tient du jamais vu, Star Wars a envahi depuis peu les écrans de cinéma du monde entier avec Le Réveil de la force. Entre ceux qui l'acclament automatiquement et ceux qui vilipendent violemment, difficile d'établir un regard critique neutre et reposé. Pour tenter d'y parvenir, nous n'étions pas trop de deux pour confronter nos sentiments ressentis en plusieurs points et ainsi essayer d'y voir plus clair.

# LA PRODUCTION

**DES SCÈNES PLEINES D'ESPRIT ET DE CRÉATIVITÉ**

Le premier quart du film se passe sur la planète Jakku, où sont introduits Rey, nouvelle héroïne, BB-8, nouveau droïde au caractère attachant façon Wall-E (#Disney), et Finn, écrasé sur la planète au climat similaire à Tatooine malgré lui. Ces scènes sont les plus travaillées ; on passe d'un plan rapproché sur Rey mordant avidement dans sa nourriture à un plan large révélant son environnement immédiat, en l'occurrence un TB-TT renversé sur le flanc. On découvre dans le lointain les épaves de vaisseaux interstellaires de l'Empire, vestiges de la période de la trilogie classique, et clins d'œil à cette dernière. Les visuels sont dans l'ensemble bien pensés et bien réalisés, avec un bon dosage de technique et d'artistique. Les plans astucieux et pleins d'esprit se succéderont dans ce film, pour notre plus grand régal. Nous pourrions citer l'oiseau qui picore bêtement une pièce de métal, le pain qui gonfle et se forme à partir de poudre et d'eau, BB-8 qui roule à l'intérieur du Faucon Millenium emporté par les loopings de ce dernier, Chewie qui se moque d'Han, ou encore le Stormtrooper qui quitte la cellule de détention de Rey en lâchant son blaster comme elle lui dit de le faire, grâce à la puissance de la Force sur les esprits faibles. De toutes petites choses qui n'apportent rien à l'intrigue, mais qui donnent du caractère au film.

**DES ACTEURS REMARQUABLES**

Le naturel et la spontanéité de Rey crèvent l'écran. Le rôle de l'héroïne est bien équilibré, elle n'est jamais dans l'apitoiement, jamais dans le pathos, pour autant on comprend le torrent d'émotions qui tournoie en elle. Elle est forte et indépendante, et cela ne l'empêche pas de souhaiter la compagnie et l'appui de son ami  Finn, et d'avoir peur. Elle est badass et féminine sans que cette féminité ne soit exacerbée ni abusée, sans tomber dans l'arrogance. Le dosage est subtil, l'actrice Daisy Ridley est remarquable.

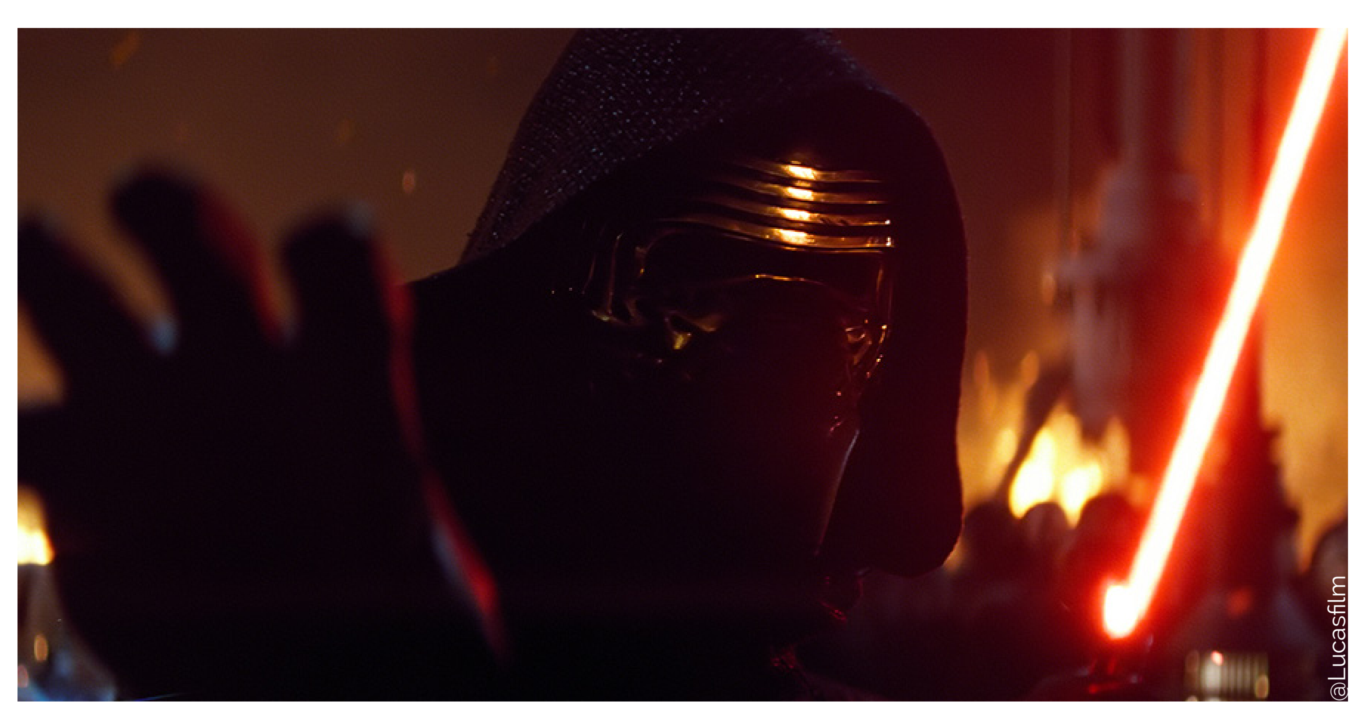
Contrairement à Carrie Fisher (Leia) qui est juste là dans un coin de l'écran à plisser les yeux sans parvenir à convaincre, Harrison Ford tire également son épingle du jeu et ne laisse rien transparaître des difficultés qu'il a pu éprouver à retourner dans la peau de Han Solo à l'âge de 72 ans. Son charme, son aise et son mauvais caractère n'ont pas pris une ride.

**UNE BANDE ORIGINALE QUI LAISSE À DÉSIRER**

John Williams est un compositeur de merveilles, il a apporté toute son âme à Star Wars avec le London Symphony Orchestra, avec au moins un morceau emblématique pour chaque épisode ; Duel of the fates pour l'épisode I, Accross the stars pour l'épisode II, Anakin vs. Obi-Wan pour l'épisode III, les incontournables Main Title et End Title de l'épisode IV, The Imperial March (Darth Vader's theme) pour l'épisode V, et dans une moindre mesure peut-être, Victory Celebration de l'épisode VI, qui est le thème de clôture de la trilogie. Pour autant, pour ce septième opus, il est difficile de dégager un thème principal. La bande originale, n'étant pas foncièrement mauvaise, est insipide. Elle n'est pas mise en avant dans le film, et ce bien qu'on retrouve les thèmes classiques à des moments clé. Les bandes originales faisant partie intégrante de l'univers de Star Wars, c'est un grand regret que celle-ci n'ait pas été davantage travaillée, peut-être, ou qu'elle ne soit pas plus marquante.

**UNE MISE EN SCÈNE DE TÉLÉVISION**

L'expérience de J.J Abrams dans le domaine télévisé se fait ressentir au niveau de la mise en scène. Qu'on se le dise, aucun de ses précédents films (surtout Mission impossible 3 ou les Star Trek), bien qu'ils puissent être très efficaces, ne sont des films de cinéma, tout au plus des téléfilms de luxe. J.J Abrams se montre incapable d'influer une quelconque ampleur dramatique à sa mise en scène, qui reste définitivement plate. Même les moments à fort potentiel émotionnel restent à l'état d'embryon, faute d'un savoir-faire visuel pouvant les mettre en valeur. Prenez le plan dans lequel un Stormtrooper laisse une trace de sang sur le casque de Finn : cette image, qui devrait être déchirante, ne sort jamais de son cadre purement fonctionnel du point de vue narratif. Le duel final au sabre laser, en plus de souffrir d'une chorégraphie très pauvre, n'est jamais dynamisé par la mise en scène qui se contente de simples champ/contre-champ. Star Wars était initialement un conte pour enfants, et c'est ce à quoi nous avons affaire ici. On sourit ou rit facilement, mais il n'y a pas de drame. Il n'y a pas d'horreur ; même les scènes de guerre ou de mort sont aseptisées, sans une goutte de sang visible.


@Lucasfilm


@Lucasfilm


@Lucasfilm


@Lucasfilm

**DEUX FILMS EN UN**

Le premier est celui des nouveaux personnages Rey et Finn, qui recherchent Luke Skywalker. Mais au cours du film une nouvelle histoire débute, celle de Han Solo et la Résistance. Ces deux histoires méritent un film chacune pour être développées de manière satisfaisante. Mais une fois réunies, elles s'annulent automatiquement. En effet, dès l'apparition de Han Solo, Rey, alors héroïne principale, est relayée au second plan et son arc narratif restera sur pause jusqu'à la fin. Aucun des personnages n'a le temps d'être développé et étoffé, tous sont écrits sommairement et on en reste là. On s'étonne par exemple que Han Solo soit exactement le même que celui au début de la trilogie originale, soit un petit trafiquant de l'espace comme si ces trente années n'avaient jamais eu lieu. On ne s'étonnera donc pas que devant le climax du film le concernant, aucune émotion réellement construite (et non pas celle que le spectateur projette) n'ait lieu, faute d'écriture solide. On ne s'étonnera également pas que le grand méchant soit totalement insipide car caractérisé à la va-vite. L'intrigue familiale qui gravite autour de lui n'est pas exploitée et est évoquée à travers un simple dialogue explicatif.

**UN ANTI-HÉROS BANCAL**

La scène d'ouverture de ce septième opus de Star Wars a tout d'une réussite. Elle ménage le suspense, entretient le mystère qui plane autour de cet épisode depuis quelques années, les personnages ne manquent pas de prestance, les décors et costumes sont irréprochables ; le grand méchant arrive, il descend de son vaisseau stellaire à grands mouvements de cape noire, son masque lui donne une voix synthétique assez terrible - et un héros de la Résistance s'adresse à lui directement en lui tenant à peu près ce discours : « Bon, on fait quoi, vous parlez ou je parle ? J'ai un peu du mal à savoir où vous regarder, avec le masque, là... » en ce qui paraît au début être une sorte de tentative maladroite des producteurs de présenter sous un jour plus détendu les personnages, mais qui s'avère à mon sens révéler à quel point le méchant (Kylo Ren) n'est pas pris au sérieux par ses ennemis. Il n'insuffle pas suffisamment la peur pour empêcher le sarcasme et la provocation.

**UNE LONGUE INTRODUCTION AUX ÉPISODES SUIVANTS**

Finalement cet épisode est une introduction, une contextualisation de près de 2h30 pour se débarrasser des personnages dont on n'a plus besoin et introduire les nouveaux - 2h20 de transition entre la trilogie originale et la nouvelle Postlogie. Bien qu'on ne s'ennuie pas et qu'on passe un très bon moment, c'est réellement ce dont il s'agit puisqu'il n'y a pas d'histoire en tant que telle. La République comme le Nouvel Ordre n'ont pas de rôle, la nouvelle « planète-étoile-de-la-mort-qui-fait-bobo », Starkiller, ne sert qu'à détruire une planète sans qu'il n'y ait d'émotion ni de conséquences, elle disparaît aussi vite qu'elle apparaît, en l'espace d'une poignée de minutes. Chaque scène est pensée en vase clos. Aucune d'entre elles ne trouvera de conséquence ou d'écho à un autre moment. Même la mort d'un personnage est à peine esquissée par la suite. On a la douce impression d'assister à un très long pilote de série télé. Toutes les cinq minutes, on doit réveiller le spectateur à coup de rebondissement ou d'explosion (Le Faucon Millenium se crashe sans que ce soit justifié narrativement) de peur qui aille zapper sur une autre chaîne, créant un rythme épileptique.

Durant tout l'épisode on cherche, on attend, on s'occupe en attendant, mais tout ça ne mène qu'à l'instant où on retrouve Luke Skywalker. Instant qui survient en même temps que les crédits finaux, façon subtile s'il en est d'indiquer qu'une suite est à attendre.

# ET L'ORIGINALITÉ ?

**UNE HISTOIRE LARGEMENT INSPIRÉE**

Nombre de livres, de jeux-vidéos, de dessins animés ont été produits au fil des années et composent ce qu'on nomme « l'Univers étendu ». Créé de façon morcelée mais cohérente, cet Univers étendu dresse une fresque s'étendant des années pendant, avant et après les épisodes I à VI. Disney s'en est largement inspiré pour le cœur de l'histoire, ainsi que pour l'aspect de Kylo Ren, curieusement semblable à Dark Revan, Seigneur Sith ayant existé près de 4000 ans avant l'Epiosde I. Si on ne peut s'empêcher d'être rassuré qu'ils n'aient pas tout piétiné impétueusement, on peut aisément froncer les sourcils en constatant qu'ils ont pris sans demander ni sans créditer ce qui les arrangeait, pour se le réapproprier à leur manière, peut-être de façon à avoir encore moins de choses à inventer.

**EPISODE IV.2**

Nous assistons à un renouveau de l'épisode IV, avec Rey dans le rôle de Luke Skywalker, perdue sur une planète désertique à vivre dans son coin jusqu'à ce qu'une rencontre avec un droïd (BB-8 au lieu de R2D2) ne la force à quitter la planète et rencontrer son destin de héros ; tandis que Luke Skywalker, dans le rôle d'Obi-Wan Kenobi, rongé par la culpabilité de son échec avec son apprenti (Kylo Ren à la place d'Anakin Skywalker) est parti se terrer en ermite, attendant que Rey, son Luke Skywalker, ne le retrouve. Il y a une impression de « on prend les mêmes et on recommence » qui nous colle à la peau, comme si pour faire un Star Wars il suffisait de suivre une recette de cuisine : « Prenez un individu lambda perdu, ajoutez-y 125 grammes de combat stellaire, 75 grammes de combat au sabre-laser, saupoudrez de 50 grammes d'amitié entre frères d'armes, délayez avec 70 centilitres de droïdes sympathiques et de Stormtroopers familiers, et faites revenir le tout avec 30 grammes de coiffures tirées par les cheveux. »

**L'IMPRESSION D'AVOIR OUBLIÉ QUELQUE CHOSE**

Tout au long du film on a la sensation d'assister à un check-up de tout ce que les producteurs pensent que les spectateurs veulent voir. On aligne alors les clins d'œil à la trilogie originale jusqu'à plus soif comme un moyen de se démarquer de la Prélogie, que l'on sait conspuée par les fans. A tel point que le nom d'Anakin Skywalker, personnage central de la Prélogie, n'est jamais prononcé. On fait allusion à lui par trois fois uniquement en tant que « père de », « grand-père de », ou « Vador ». Ces clins d'œil n'ont d'autre but que de faire du coude aux puristes pour les inciter à revenir. Oui mais peut-être que les producteurs si soucieux de leur public (ou de leur compte en banque) ont oublié un petit détail, à savoir ce pour quoi Star Wars est la saga cinématographique la plus connue de tous les temps : le dépaysement. A force de rappeler au public le bon vieux temps, de lui redonner le goût du doudou de leur enfance, le film oublie de proposer quelque chose de nouveau, quelque chose qui puisse réanimer notre imaginaire.

Après des débats interminables, Star Wars : le Réveil de la force est un film définitivement clivant, comme l'était lors de sa sortie La Menace fantôme. A moins que, comme pour ce dernier, une fois le temps écoulé et la pression du marketing retombée, le film soit réévalué à son désavantage. A vrai dire, cela n'a que peu d'importance puisque, encouragée par un succès au box-office prévisible (et soutenu par les médias du monde entier), la machine Disney s'est déjà mise en route. La stratégie établie pour Marvel se voit ici appliquée à l'identique. Entre suites directes à cet épisode VII et spin-off, cinq films nous attendent d'ores et déjà, tous les ans, jusqu'à 2020. En 1977, le premier volet était conçu comme un film d'auteur indépendant contre les produits industriels et formatés d'Hollywood. Désormais, il semblerait que l'on sache qui a gagné la guerre.

**Nicolas Renaud | Christelle Perrin**


@Lucasfilm

# Goodbye, Lemmy.

**Alors c'est comme ça que Lemmy est parti ? C'est vrai que la San Pellegrino avait remplacé le Jack Daniels aux derniers concerts, que Lemmy tremblait et s'éclipsait entre deux morceaux, mais il était toujours sur scène. Il a toujours été là, jusqu'au bout, il avait prévu de l'être encore, de tourner avec ses deux potes et de nous régaler avec son jeu de basse et sa voix rocailleuse.**


DR

Ian Fraser luttait mais Lemmy lui donnait la force, le courage et l'envie de monter sur scène et de chanter. De jouer vite et fort un heavy-rock reconnaissable entre mille et de provoquer la frénésie. « We are Motörhead and we play rock'n'roll », un bon vieux rock'n'roll old school, celui qui inspire et qui fédère. La verve d'un Lemmy endiablé, né pour perdre et qui a vécu pour vaincre, qui condensait son talent en quelques minutes de morceau, suffit à l'inscrire dans la légende.
Il avait été l'un des roadies de Jimi Hendrix avant de rejoindre le groupe psyché Hawkwind et de fonder son propre groupe, Bastards, qui deviendra Motörhead en 1975. S'en suivent alors quarante ans de composition pour nous offrir une vingtaine d'albums studio, quarante ans de route avec un micro toujours trop haut pour lui ; quarante ans qui ont suffit à faire naître pléthores de groupes de rock ou de metal qui font aujourd'hui headbanger leurs fans. Le 28 décembre 2015, Ozzy Osbourne pleure son meilleur ami, Megadeth et Mötley Crüe saluent leur plus grande source d'inspiration alors que Dave Grohl se fait graver un as de pique à tout jamais dans la peau.

## « EVERYTHING LOUDER THAN EVERYONE ELSE »

Gardien d'un style, pionnier ou fédérateur, voyez-le comme vous le voulez. Il ne vous aurait pas écouté - de toutes manières, il n'écoutait personne. Mourir ne lui faisait pas peur. Voir si Dieu existe, tel était son but. On peut supposer qu'il a attendu la faucheuse avec un Jack et une clope, histoire de se tenir tranquille et de ne pas l'éviter. Dans Ace of Spades, il chantait qu'il « ne voulait pas vivre à jamais ». Cela restera sûrement le seul point de divergence avec son public, celui qui était convaincu que Lemmy parviendrait à choper un marteau pour abattre la mort elle-même, d'un grand coup derrière la nuque pour qu'elle goûte aussi à la nuit éternelle. Son public est bouleversé, mais va continuer de jouer toujours plus fort la musique de Lemmy et lâcher le plus de décibels en buvant quelques verres. En bref, il va honorer l'un des derniers grands survivants du rock, un de ceux qui ne cessera pas de rugir de si tôt.
Ce biker en mini-short, c'est celui qui avait parcouru le monde, sa passion l'entraînant vers des hommes qui l'épauleront et qui lui resserviront un whisky, des femmes qu'il aimera le temps d'une nuit avant de repartir et celles qu'il fera juste rire.

Les bacchantes aussi mythiques que la Rickenbacker, Lemmy avait séduit. Ce monde qu'il avait parcouru s'était mis à ses pieds. La légende retiendra de ce monstre sacré sa démesure, son excès, sa bouteille de Jack quotidienne et son addiction au speed qui faisait de lui un vrai « Motörhead ». Si c'est ce qu'on retiendra, ce qui a été gravé dans la pierre par ce guerrier du rock'n'roll, ce sont des riffs fracassants, une musique intemporelle et un talent assassin. Ian Fraser s'est éteint alors qu'on le pensait immortel, mais Lemmy restera cet indestructible, cette pupille sanglante dans la nuit noire.

**Céline Jollivet**

# Mannequins trop maigres
## la France légifère enfin !

A l'heure, où le « tight gap »[1] est érigé en critère de beauté de première importance et où se multiplient les défis minceur sur les réseaux sociaux tels que le « belly button challenge »[2] et le « collarbone challenge »[3], l'Assemblée nationale a adopté le 17 décembre 2015, dans le cadre du projet de loi de santé, un texte visant à lutter contre la maigreur excessive des mannequins.



© CHRISTOPHE SIMON / AFP

L'activité du mannequin sera désormais conditionnée par la délivrance d'un certificat médical, sésame rendu obligatoire pour défiler sur les podiums. En effet, la loi impose que « l'état de santé du mannequin, évalué notamment au regard de son indice de masse corporelle, [soit] compatible avec l'exercice de son métier ». Toute infraction à cet article est répréhensible pénalement d'une peine de six mois d'emprisonnement et de 75000 euros d'amende.

Dans une version antérieure, le texte prévoyait une mesure soumettant l'activité des mannequins à un indice de masse corporelle minimale pour lutter contre la maigreur. « En France, on considère qu'on est maigre en dessous de 18,5. L'OMS retient un indice en dessous de 18 pour commencer à parler de dénutrition. En dessous de 17, c'est une dénutrition sévère. En dessous de 16, c'est considéré comme un état de famine », a expliqué Olivier Véran, député PS de l'Isère et auteur de cet amendement. Finalement, cette proposition n'a pas été retenue, dans le but de redonner sa place au médecin du travail et d'élargir l'examen à d'autres paramètres tels que la morphologie, le sexe, l'âge, ou encore la recherche d'absence de menstruations.

Autre mesure phare adoptée par les députés : les photographies de mannequins dont l'apparence corporelle a été modifiée « afin d'affiner ou d'épaissir la silhouette » doivent désormais être accompagnées de la mention « photographie retouchée ». Une proposition sur le délit de valorisation de la maigreur excessive, qui visait notamment à interdire les sites faisant « l'apologie de l'anorexie » n'a pas été retenue dans la version définitive du projet de loi. Comme l'a souligné Catherine Lemorton, présidente de la commission des affaires sociales : « Les auteurs des sites Web visés par cette disposition souffrent eux-mêmes de troubles de comportement alimentaire et pourraient être encore plus fragilisés par la répression pénale».

## LA FRANCE, MAUVAISE ÉLÈVE, RATTRAPE ENFIN SON RETARD !

Il aura fallu attendre presque une décennie pour que le gouvernement français légifère en la matière en s'appuyant notamment sur des mesures similaires adoptées à l'étranger. La mort, en 2006, d'une jeune mannequin de 18 ans souffrant d'anorexie avait poussé plusieurs pays à envisager des actions dans ce domaine. L'Espagne figure parmi les précurseurs dans la lutte contre l'extrême maigreur des mannequins. Dès septembre 2006, la ville de Madrid a interdit aux mannequins ayant un IMC inférieur à 18 (pesant moins de 56 kilos pour 1m75) de défiler lors du Pasarela Cibeles[4]. L'année suivante, le gouvernement espagnol a passé un accord avec les grandes enseignes du pays telles que Mango et Zara. Ces dernières se sont engagées à ne pas exposer dans leurs vitrines des mannequins d'une taille inférieure à 38. En 2007 également, l'Italie adopte un code éthique interdisant aux mannequins de moins de 16 ans de défiler et imposant un contrôle médical pour s'assurer que le ratio taille-poids soit respecté. Israël demeure cependant le premier pays à avoir adopté une législation contraignante en promulguant le 1er janvier 2013 une loi interdisant aux mannequins trop maigres de défiler et d'apparaître dans les médias.

A l'approche des défilés haute-couture printemps-été 2016 qui se dérouleront du 24 au 28 janvier prochains à Paris, nous verrons bien si ces mesures ont été respectées, et les sanctions appliquées.

**Yolaïna Bar**

1.Écart entre les cuisses quand on se tient debout.
2.Consiste à faire passer son bras derrière le dos pour atteindre son nombril et ainsi montrer sa maigreur.
3.Consiste à faire tenir une rangée de pièces de monnaie sur la salière, le creux qui se situe entre le cou et la clavicule, signe de maigreur.
4.Évènement majeur de la mode à Madrid.

# Portrait d'un révolutionnaire exilé

**En 1954, ils étaient neuf « fils de la Toussaint », neuf chefs avançant main dans la main pour retirer l'Algérie de sa tutelle française. Hocine Aït Ahmed était le dernier. Celui qui restera l'un des pères de l'indépendance algérienne s'est éteint le 23 décembre dernier. Affaibli depuis le début de l'année 2015, ce valeureux militant de la cause nationale a cependant laissé une trace indélébile dans l'histoire de son pays.**

## AÏT AHMED, INFATIGABLE OPPOSANT

Exilé et résistant, le fondateur du Front des Forces Socialistes incarnait les valeurs de la démocratie et luttait activement contre le système autoritaire algérien mis en place depuis l'indépendance, en 1962.« Ni État policier, ni République intégriste », tel était le crédo de cet inflexible opposant qui s'était exilé en Suisse, terre d'accueil des militants lors de la meurtrière guerre d'Algérie, quatre ans après avoir contribué à libérer son pays de la puissance coloniale française. Désormais et depuis le début des années 1990, l'Algérie est soumise à l'autorité d'un parti unique, le Front de Libération Nationale. C'est à ce moment que le combat d'Aït Ahmed s'intensifie, faisant de cet ex-leader socialiste un véritable combattant politique. Profondément respecté par le peuple algérien, l'annonce de sa disparition a résonné comme un coup de tonnerre à travers le pays.

## LE COMBAT D'UNE VIE

Hocine Aït Ahmed a consacré plusieurs décennies de sa vie à cette guerre contre le pouvoir en place. Très attaché à la démocratie, il représente aujourd'hui une utopie pour des millions de maghrébins qui assistent, impuissants, aux excès d'un Daesh impitoyable. Décrétant huit jours de deuil national et élevant le gentilhomme au rang de héros révolutionnaire, Abdelaziz Bouteflika donnerait presque l'impression d'avoir perdu un ami de son parti. Pourtant, le kabyle n'aura cessé de se battre contre le régime du président actuel. Il l'affronta même lors des élections présidentielles de 1999 juste avant de se retirer, voyant sa défaite arriver comme on vit péniblement arriver jadis les accords d'Évian. C'est à la suite de ses accords qu'il commençait à se positionner pour la liberté. Trois ans après l'indépendance, il tentera d'instaurer un pluralisme politique en Algérie. Cela sera un cuisant échec, compte tenu de l'intervention inopinée de Houari Boumédiène. C'est à ce moment

qu'Aït Ahmed s'exile en Suisse, terre de militants lors de la guerre d'Algérie. Convaincu que le système du pays n'était qu'une suite d'actes manqués pour le tirer vers le haut, que ce soit sur le plan économique, social ou politique, l'éternel militant se battait à distance. Le 30 décembre dernier, le diplomate s'envole vers la Kabylie, sa région natale, une première depuis de nombreuses années, mais la dernière pour l'éternité.

**UN HOMMAGE ÉMOUVANT**

Il y a ceux qui grandissent grâce à l'histoire et il y a ceux qui font grandir l'histoire, qui changent son cours et qui laissent leur trace. Aït Ahmed fera toujours partie de cette dernière catégorie et le 1er janvier dernier, le peuple a prouvé que l'empreinte du militant restera gravée dans leurs mémoires. Alors que l'ambulance transportant le corps du défunt peinait à se frayer un chemin au milieu d'une véritable marée humaine, Aït Yahia connaissait un climat de ferveur.

Ce résistant avait choisi son petit village du Sud d'Alger, niché entre deux collines pour être enterré, dont les habitants reprendront en chœur, les slogans les plus frappants de son parti lors de ses obsèques. Si le premier ministre du pays, Abdelmallek Selal, a rapidement été exclu de l'hommage à coups de pierres, le cortège funèbre finira par avancer et à 14h30, Aït Ahmed est enterré.
Les neufs fils de la Toussaint ont tous tiré leur révérence ; une page de l'histoire se tourne.

**Céline Jollivet**



© Hocine Aït Ahmed


Le perfecto fait-il le rockeur ?

**Notre société, comme toute société, est divisée en codes. Le style vestimentaire n'y échappe pas. Que ce soit dans les films ou la vraie vie, on se représente souvent l'intello de la classe avec des lunettes, la peste en blonde et le bad boy arborant une boucle d'oreille. Oui, un peu comme dans The Breakfast Club.**

Depuis l'âge de la cour de récré, impossible de ne pas remarquer les similarités vestimentaires entre pairs. Les vêtements semblent être en interaction avec les passions puisqu'ils sont partagés par les membres d'un même groupe. Les rockeurs d'un côté, les émos, les jeunes premiers, les hippies, les geeks d'un autre□ tous rangés avec leurs semblables dans des catégories précises en rapport avec leur genre musical, leur sport, ou leur mode de vie.

Ce sentiment d'appartenance observé dans le style se manifeste sous plusieurs formes comme les lieux fréquentés ou la musique écoutée ; il permet aux individus de tisser des liens particuliers basés sur des goûts communs et le sentiment d'appartenir à une famille.

Avons-nous besoin de nous ranger dans des cases pour nous sentir en sécurité ou nous laissons-nous influencer, parfois inconsciemment, par l'effet de groupe ?

Le style vestimentaire permet d'être reconnu et en conséquence de s'intégrer dans un groupe. Si l'être humain ne rentre pas dans une case, il a tendance à en inventer de nouvelles.

On découvre alors l'apparition de nouveaux styles, comme le hipster qui connait toutes les meilleures adresses pour déguster un smoothie pomme-petit pois bio, dont il laisse des résidus dans sa barbe faussement négligée, et écouter un vinyle de techno années 80 ; ou la tumblr girl qui cumule les likes sur Intagram.

Les marques ont bien compris le phénomène en cherchant à viser des types de personnes, à l'instar des marques de skate qui vendent de plus en plus de vêtements, avec une visée presque plus esthétique que pratique, et qui participent donc à la définition du style.

Mais pouvons-nous vraiment cerner quelqu'un seulement en regardant son look ? De nombreuses études ont été menées pour savoir s'il l'on peut deviner à quel concert telle ou telle personne s'est rendue ou dans quelle école elle est (prépa maths ou école d'art ?) ainsi que des tests comme « Reconnaître le style vestimentaire de votre ado pour savoir à quelle tribu il appartient ».

J'ai voulu essayer de savoir ce que je peux deviner sur quelqu'un seulement en me basant sur son style :

A première vue, avec son petit pull en dentelle trouvé au grenier et sa veste en daim dénichée dans le Marais, on peut déjà s'avancer en disant que Camille aime le vintage. Elle a un style que l'on pourrait qualifier de « bien rock & roll » et on l'imagine parfaitement secouer sa frange sur du Led Zeppelin avec un perfecto en cuir et un t-shirt Gun & Roses. Pour ce qui est du sentiment d'appartenance, Camille avoue « quand tu vois quelqu'un avec des Docs, tu te dis forcément : Yeah moi aussi je kiffe sur des solos de gratte ! ».

En regardant quelqu'un, on pourrait donc presque deviner la musique qu'il écoute, s'il aime lire ou s'il préfère les jeux vidéo ; mais c'est aussi le meilleur moyen de se faire une fausse idée sur une personne. Par exemple, je ne suis pas sûre qu'on puisse lire sur le visage de mon père qu'il écoute le CD de Louane en boucle dans la voiture.

**Louise Des Places**



# Embarquement à bord du Transsiberian avec Thylacine

Avec son premier album, Transsiberian, l'angevin William Rezé a.k.a Thylacine nous offre un voyage dépaysant, où les sons de son odyssée sur rails et les sons travaillés de la musique électronique se complètent, toujours harmonieusement. Cet album a été composé au printemps dernier, pendant treize jours, à bord du Transsibérien, lors d'un voyage créatif entre Moscou et Vladivostok. Transsiberian, c'est avant tout le témoignage de cette expédition initiatique, des rencontres toutes plus enrichissantes. Une web-série de dix documentaires courts complète l'album, offrant des images de ce périple et permettant de nous conter le processus de cette création inédite et raffinée.

© Fiona Torre



u coeur de ce périple de 9 000 km, chacune des dix étapes est pour Thylacine l'occasion de s'imprégner de ces paysages lointains, de rencontrer ces personnes. Chaque morceau enregistré in situ reflète avec sincérité les rencontres, les lieux, les échanges, les 9 000 km et mille gares traversés. « Le lieu l'espace dans lequel je suis se retrouve très facilement dans mon morceau, explique-t-il dans le premier volet de son web documentaire. Beaucoup de morceaux portent le nom des lieux où je les ai faits parce que j'estimais que ces morceaux racontaient ça, ce lieu, cette ambiance, cette atmosphère. » Au gré de mille gares, chaque lieu fera naître de nouvelles voix, de nouveaux outils pour écrire ce voyage musical qu'il compose dans sa cabine de train devenue pour un temps son studio, casque sur les oreilles, tout en regardant défiler les paysages de Sibérie.

Le coup de départ est donné avec Introduction, où se mêlent les bruits de l'attente en gare des passagers bavards et le chant quotidien des rails, d'un sifflet sur le quai. On s'embarque dans un véritable voyage musical avec lui, les valises pleines de sons n'attendant qu'à s'épancher. Progressivement, les mélodies éléctroniques de Thylacine se font plus nettes, jusqu'à se mêler au lieu de la gare, à ce départ. Les portes se ferment, les roues s'enclenchent, c'est parti pour un long voyage.

Train se déploie au rythme des rails. Le bruit hypnotique du roulement, lorsque les roues du train touchent les rails, fait naître une mélodie électronique entraînante, dopante. On imagine les paysages défiler à la fenêtre du train. « Ce rythme était hyper entêtant, il fallait forcément que j'en fasse quelque chose », confie-t-il.

Ce voyage donne aussi la parole à ses habitants, ses voyageurs. A plusieurs reprises, on y entend les voix, mais aussi les chants des populations d'une escale, des voyageurs d'un trajet. Composé lors de l'étape qui le mène de Kazan à Novossibirsk, Belobezvodnoe enveloppe avec préciosité le chant russe dans les sonorités électroniques, mêlant downtempo et rythmes house. Toujours variés mais authentiques, les chants féminins d'Aïkhaï & Mandukhaï puis de Moskva apportent aussi leur lot de métissage, dépaysant et impétueux, cristallisant avec beauté le paysage et notre pérégrination musicale.

Sur Poly, Thylacine réussit à sampler Pilentze Pee du Mystère des Voix Bulgares, sans jamais le dénaturer ou le souiller. Ce chant sacré bercé par la suavité électronique nous transporte et en découle une certaine grandeur contemplative, presque céleste. Après l'élévation, la mélodie entêtante de Piany Pianino nous ramène sur terre, pour quelques pas de danse.

Profond et envoûtant, Chaman nous invite sous sa yourte, au coin du feu, au bord du lac de Baïkal. Avec Thylacine, on assiste à une cérémonie sacrée d'un soir, dans une beauté solennelle. Le chant du chaman, parfaitement rythmé par les beats électroniques et hypnotiques de Thylacine, témoignent de l'authenticité de cette rencontre attachante.

Irkutsk offre une production vocale polyphonique, enregistrée au bord de l'eau. « C'était une grosse claque musicale, confie Thylacine dans le web-documentaire. C'était un très subtil mélange riche de voix. Ces personnes sont allées chercher des chants traditionnels dans les petits villages et se les sont appropriés et qui jouent avec ça. » Dans cette démarche, on retrouve bien celle de Thylacine, parti à la quête de sons d'un voyage pour les contempler, se les approprier, et recréer des ensembles sonores différents, sans jamais dénaturer les sons originaux. Sur Irkutsk, au contact de l'ardeur rythmique du producteur angevin, la chorale polyphonique gagne progressivement en puissance, ne pouvant être retenue. Pour clôturer ce voyage initiatique, la douceur éloquente de Memories nous ramène à la maison, la tête pleine de souvenirs. Un dernier sifflement retentit sur le quai de la gare.

**Marie-Madeleine Remoleur**

# L'Iran et l'Arabie rallument le brasier historique de la haine



© REUTERS/TIMA/Mehdi Ghasemi/ISNA

**Pas de bonnes résolutions pour l'Arabie Saoudite en ce début d'année. Le pays qui avait exécuté plus de 150 personnes en 2015 a frappé fort ce 2 janvier, en mettant à mort 57 personnes identifiées comme des terroristes par les autorités saoudiennes. Parmi eux, le cheikh chiite Al-Nirm, importante figure de l'opposition au régime saoudien. Les populations chiites, notamment en Iran, ont immédiatement réagi à l'affront, enclenchant l'engrenage de la montée des violences entre ces deux grands pays du Moyen-Orient.**

Suite à l'annonce de cette exécution, l'Iran, représentant majeur de la branche chiite de l'Islam depuis la Révolution Islamique de 1979, a été le théâtre d'une violence contestataire initiée par sa population. L'ambassade saoudienne à Téhéran a été prise d'assaut par les manifestants, qui l'ont mise à feu, ce à quoi l'Arabie Saoudite a répondu par la suspension de toute relation diplomatique et commerciale avec l'Iran. Le personnel diplomatique a donc été expulsé de l'Arabie Saoudite et les liaisons aériennes ont même été coupées entre Riyad et Téhéran.

Cette escalade instantanée de la violence, exacerbée par les alliances de chacun des deux pays, révèle que la déchirure diplomatique entre les deux États, qui ne date pas de cette année, est prête à se réouvrir à la moindre occasion.

**L'IDÉOLOGIQUE RELIGIEUSE, PREMIER FACTEUR DE TENSIONS**

La crise diplomatique prend principalement source à travers les différends religieux qui opposent les deux pays. A la mort de Mahomet, suite aux problèmes que causent sa succession, l'Islam se sépare en trois branches principales et distinctes, dont le sunnisme et le chiisme, qui n'entendent pas l'application de la religion de la même façon. L'Iran est une terre historique d'Islam chiite puisqu'il en fait sa religion officielle en 1502, sous la dynastie des Safavides et l'associe au pouvoir politique en 1979, avec la Révolution Islamique. Le chiisme ne concerne seulement 10 à 15% de la population musulmane et l'Iran concentre 90% de cette population sur son territoire. Dès 1980, les pays voisins de l'Iran, dont l'Arabie Saoudite, s'inquiètent des répercussions que pourrait avoir cette prise de pouvoir sur les minorités chiites disséminées sur leur territoire.

La guerre Iran Irak éclate en 1980, poussant l'Arabie Saoudite, pays sunnite prônant un Islam rigoriste, à créer le Conseil de Coopération du Golfe, regroupant cinq pétromonarchies sunnites autour d'elle pour lutter contre la potentielle menace que représente l'Iran chiite. Cette union politique met le feu au poudre entre les deux pays, et l'Ayatollah Khomeini, guide spirituel suprême iranien, émet une forte critique de l'Arabie Saoudite, soulignant notamment le fait que les deux plus grands lieux de culte musulman, Médine et la Mecque, lui appartiennent. L'Ayatollah réitérera d'ailleurs cette critique en 2015, lors des accidents et de la bousculade mortelle à la Mecque en septembre, en mettant en avant l'idée d'une gestion « internationalisée » de ces lieux de cultes communs.

Les relations déjà fragilisées entre les deux États se rompent une première fois, suite à la répression de manifestants iraniens à la Mecque par les autorités saoudiennes, c'est l'étincelle qui met le feu aux poudres. Les relations ne reprendront qu'à partir de 1991, confortées par la position neutre qu'adoptera l'Iran lors de la guerre du Koweït, et l'autorisation des pèlerins iraniens sur le sol saoudien, ce qui apaisera les tensions diplomatiques.

**DES ALLIANCES QUI ENVENIMENT LE JEU DES RELATIONS DIPLOMATIQUES**

Le rapprochement de l'Arabie Saoudite avec les États-Unis avait déjà marqué un pic de tension entre les deux États, puisque l'Ayatollah avait qualifié l'Arabie Saoudite de « laquais » des États-Unis, avant de les accuser de diffuser un Islam américanisé et impur. Il faudra attendre la présidence de Khatami, en 1997 en Iran, et de son programme réformateur, pour calmer le jeu diplomatique avec l'Arabie Saoudite. S'entame alors une période de calme relatif entre les deux États, et le président iranien est même invité par la famille Al Saoud, qui dirige l'Arabie Saoudite quasiment depuis la création du pays, en visite officielle.

La période des printemps arabes, qui débute en 2011 en Tunisie, va venir bouleverser les relations diplomatiques et réintroduire la rivalité historique des deux pays, à travers le système des alliances et des soutiens. L'Iran va afficher un soutien aux manifestants chiites, notamment ceux du Bahreïn. De son côté, le Conseil de Coopération du Golfe affiche une « union politique », ce qui leur permet également de grossir leur sphère d'influence, plaçant l'Iran à l'écart du jeu politique, ce qui va exacerber les relations entre Téhéran et Riyad.

**UNE VÉRITABLE COURSE AU PRESTIGE**

A l'échelle régionale, l'Iran et l'Arabie Saoudite tentent tous les deux de s'affirmer comme leader du Moyen Orient, à force de jeux d'alliance et de prises de position symboliques dans les différentes causes. L'Iran a par exemple changé de camp dans les années 1980 et s'affiche pro-palestinien, afin d'obtenir l'approbation de ses pays voisins arabes, mais sans grand succès.

Aujourd'hui, de nouveaux défis viennent bouleverser les rapports entre les deux pays, comme par exemple la menace que fait peser Daesh, la crise du nucléaire iranien et l'éternel problème du pétrole qui concerne autant l'Arabie Saoudite que l'Iran. Ces nombreux facteurs rendent les rapports diplomatiques, historiquement très marqués par la rivalité, plus tendus que jamais. Reste à voir comment ces deux figures emblématiques du Moyen Orient vont réussir à gérer cette crise, tout en prenant en compte les défis actuels et les attentes de la communauté internationale.

**Sarah Francesconi**



# La Black Fashion Week

## un pas vers une mode multiculturelle

Alors que les Fashion Weeks se succèdent, représentant une mode toujours plus codifiée et plus occidentale, la 4ème édition de la Black Fashion Week s'est déroulée en décembre dernier à Paris au Carreau du Temple. Loin d'une revendication communautaire, cet événement se définit plutôt comme une manière de mettre en avant une mode multiculturelle. Retour sur l'un des combats forts de la mode actuelle.

© Shamira Muhammad

**UNE INDUSTRIE ET DES MENTALITÉS QUI SEMBLENT RESTER IMPERMÉABLES**

En 2010, Clarisse Verrier suivait les cinq mannequins Freja Beha Erischen, Constance Jablonski, Sasha Pivavora, Natasha Poly, et Sessilee Lopez pour le documentaire Les filles en vogue. Si nous découvrons le quotidien de ces supers modèles pendant la Fashion Week parisienne, nous découvrons aussi la discrimination constante que subit la jeune Sessilee, mannequin d'origine dominicaine et portoricaine. Alors que ces collègues russes, danoise et française courent à tous les défilés les plus important comme celui de Dior ou encore Isabel Marrant, Sessilee passe de casting en casting sans succès. En cause : sa couleur de peau. Que ce soit durant ses Fashion Weeks, dans ses campagnes publicitaires, dans sa presse ou même au niveau de ses créateurs, l'industrie de la mode actuelle laisse peu de place à la diversité. Un racisme latent s'est alors installé sous couvert d'une volonté esthétique.

Depuis plus d'une décennie, le silence autour du racisme dans la mode a cependant été brisé. L'iconique Naomi Campbell, Bethan Hardison, célèbre mannequin des années 1970, et plus récemment Jourdan Dunn, ou Chanel Iman, toutes ont dénoncé les travers de la mode à travers leur propre expérience. Recalées à cause de leur couleur, photoshoppées au point d'en être presque blanches... elles en ont eu assez. Elles n'ont d'ailleurs pas seulement pointé le manque de mannequin afro dans les défilés mais aussi le fait que la visibilité d'autres ethnicités soit grandement altérée.
En 2008 déjà, Campbell avait participé à la création d'un manifeste [ndlr Untitled] dans lequel le mot d'ordre était que le profit n'était pas une excuse au racisme et à la bigoterie.
Puis, en 2013, les activistes de la Diversity Coalition ont même publié une lettre ouverte accusant des maisons comme Céline, Versace ou encore Louis Vuitton d'agir de façon raciste. « De cette façon, avait dit Hardison au Huffington Post, personne ne se cache ». L'ancien mannequin voulait mettre les créateurs face à leurs responsabilités quant au fait qu'elles utilisaient un standard de mannequin.
Enfin, la même année, Dunn avait-elle fait un pied de nez à Dior lorsque la célèbre maison française l'avait refusée pour son défilé « à cause de la taille de ses seins ».

Cependant le combat semble loin d'être gagné. En effet, l'année 2015 a eu son lot de scandales quant aux préjugés esthétiques : cet été Lou Doillon, qui a notamment posée nue pour Playboy, nous a expliqué pourquoi lorsque Nikki Minaj et Beyonce faisaient de même elles étaient vulgaires ; et puis il y a eu la rumeur ayant circulé autour du défilé de Victoria Secret au mois de novembre. En effet l'arrivée de Kendall Jenner, l'évincement de Jourdan Dunn du show ainsi que son tweet enflammé à propos de ce dernier, avait laissé planer le doute quant à un échange possible entre les deux mannequins. Rihanna, qui devait alors chanter pour l'occasion s'est décommandée. Si la raison annoncée fut le retard de son album, de nombreuses rumeurs ont alors circulé expliquant un soutien de la star au mannequin britannique.
Rien n'est sûr, mais l'exclusion d'un mannequin encore une fois de couleur relance le débat quant au manque de visibilité des différentes ethnies dans la mode et donc du racisme dans cette industrie.

**UN CONTRE POIDS DANS L'INDUSTRIE DE LA MODE**

Néanmoins, face au diktat occidentale, les acteurs de la mode se mobilisent. C'est le cas d'Adama Amanda Ndiaye, réelle entrepreneuse de la mode. Née au Zaïre et ayant grandit entre la France, l'Allemagne et les Etats Unis, la jeune femme n'a eu de cesse de créer des événements autour d'une mode multiculturelle. Elle-même créatrice de sa propre marque Adama Paris, elle lance en 2002 la Dakar Fashion Week, véritable vitrine médiatique pour de jeunes créateurs sénégalais et pour des mannequins africains.
Cette initiative a engendré la création de nouveaux événements tel l'Africa Fashion Week crée par Adirée et se déroulant à Londres, New York, Miami, Paris, Milan, Berlin ou Tokyo. L'événement a même

été exporté au Niger.
Ndiaye est aussi l'instigatrice des Afrika Fashion Awards qui célèbrent les acteurs de la mode africaine tous les deux ans, et de Fashion Africa TV, chaîne entièrement dédié à la mode africaine.

Puis, en 2011, Ndiaye crée la Black Fashion Week, show itinérant entre Paris, Prague et Bahia.
La petite sœur de la Dakar Fashion Week va cependant plus loin, car elle ne se constitue pas seulement de créateurs africains. En effet, elle va chercher aussi des créateurs du monde entier partageant une culture afro, à l'image de la styliste brésilienne Carol Barreto. De plus il ne s'agit pas de se renfermer sur soi : sur les podiums, on croise autant de mannequins noires que blanches ou asiatiques.
La Black Fashion Week se démarque aussi par le fait qu'elle ne promeut pas seulement la mode mais d'autres domaines artistiques comme la musique.

**UN VENT NOUVEAU**

Dès les débuts de la Black Fashion Week, Ndiaye a été taxée de communautariste.
Selon l'accusée l'expression « black » serait en cause. Pourtant la jeune femme s'en défend : dans une interview donnée au Monde en décembre elle explique que pour elle, loin d'être sectaire, le mot désigne une culture. Ce qu'elle souhaitait, c'était permettre la création d'une mode « qui lui ressemble », une mode « made in Africa for the world ».
Le show ne se base pas sur la différence, mais sur le brassage des cultures notamment dû à la diaspora africaine à travers l'occident.

Finalement, la Black Fashion Week propose ce que l'industrie de la mode ignore depuis des années : une mode réellement pour tous où l'être est au centre.
C'est ce qu'explique Amy Camara, 20 ans, ayant défilé pour Adama Paris. Etudiante au cours Florent, elle a été sélectionnée lors de la campagne de casting lancée sur Facebook.
Amy a déjà travaillé sur d'autres projet dans le mannequinat mais ce qui l'a marquée dans celui-ci c'est le côté humain : « Il y avait vraiment une bonne ambiance, il n'y avait pas de hiérarchie. C'était très pro mais il y avait beaucoup de respect et d'humanité. Par exemple, pour les essayages la couleur a disparu. On regardait le physique, le corps était au centre. Du coup, tu te sens vraiment impliquée et tu as envie de donner le meilleur de toi. »
Elle a aussi retenu que la façon d'envisager la mode diffère des Fashion Weeks habituelles : moins cliché, plus contemporain tout en restant osé « ça donnait plus l'impression d'être portable ».
Le défilé a aussi permis à Amy, chanteuse en devenir, de se faire des contacts et d'avoir une visibilité notamment grâce au mixage de divers domaines artistiques, et elle explique d'ailleurs qu'elle serait ravie de se produire lors d'une prochaine édition.

Une mode humaine ou chacun se sent investi, c'est ce que propose Adama Ndiaye. Cette idée on la retrouve aussi dans sa marque de vêtement qui est produite de façon artisanale au Niger.
L'initiative de la créatrice se révèle ainsi bien plus contestataire que communautaire.

**Alison Roi**


© Shamira Muhammad



PARIS
FACE
CACHÉE
2016
5 6 7
FÉVRIER
RÉSERVATIONS SUR
www.parisfacecachee.fr
MAIRIE DE PARIS
RATP
paris
île-de-france
3

# L'État dans l'urgence

**François Hollande l'avait annoncé au lendemain des attentats du 13 novembre devant le Parlement réuni en Congrès : un projet de loi constitutionnel sera soumis au débat et au vote des parlementaires en février prochain, pour inscrire dans la Constitution des mesures visant à lutter plus efficacement contre le terrorisme. L'exécutif divise encore une fois la Gauche, avec ce tournant ultra-sécuritaire.**



©AFP

**POURQUOI UNE RÉFORME CONSTITUTIONNELLE ?**

Décrété peu après les attentats de Paris, l'état d'urgence est un état d'exception qui permet l'entrave de certaines libertés publiques, au motif de lutter efficacement, pour une période limitée, contre une menace imminente à l'encontre de la sécurité nationale. Cela s'est traduit en France par des perquisitions admnistratives (décidées uniquement par le préfet de police), des assignations à résidence parfois contestées, ou encore l'interdiction à la vente de certains produits considérés comme dangereux.

Aujourd'hui, François Hollande souhaite inscrire l'état d'urgence dans la Constitution, assorti d'un certain nombre de mesures, encore une fois pour lutter plus efficacement contre la menace terroriste. L'intérêt d'inscrire certaines mesures dans le texte fondateur de notre République est de se passer de l'avis du Conseil Constitutionnel, garant des libertés assurées par ce même texte, à tous les citoyens.

Une réforme constitutionnelle peut être validée de deux manières : soit par le Parlement, Sénat et Assemblée nationale, réunis en Congrès, auquel cas le projet de loi doit recueillir les 3/5e des votes des parlementaires ; soit par référendum, une option que François Hollande semble encore envisager, face à la broncha d'une partie de la Gauche, qui pourrait ne pas voter le texte.

**QUELLES MESURES FIGURENT DANS CE PROJET DE LOI ?**

De nombreuses mesures posent question quant à la préservation des libertés publiques : la possibilité d'effectuer des perquisitions de nuit, la généralisation du contrôle d'identité par les policiers sans limites, les saisies et les retenues administratives sans contrôle des juges... Le syndicat de la magistrature s'inquiétait d'ailleurs dans un communiqué

le 23 décembre dernier «  d'une véritable fuite en avant, confiant des pouvoirs exorbitants à l'exécutif sur la base d'un risque vraisemblable de trouble à l'ordre public, même non terroriste et même non illégal, fondé sur un simple soupçon ».

Politiquement, c'est une mesure en particulier qui crispe l'opinion : la déchéance de la nationalité pour les binationaux, nés en France, en cas d'actes mettant en cause « les intérêts fondamentaux de la Nation », et plus particulièrement les actes terroristes. D'abord, cette mesure ne s'appliquerait qu'aux binationaux car les conventions internationales interdisent de créer des apatrides, sachant qu'elle existe déjà pour les binationaux non nés en France. Ensuite, rappelons que cette mesure vient de l'extrême-droite, reprise ensuite par Nicolas Sarkozy en 2010. A l'époque, toute la Gauche était contre, Manuel Valls en tête. Aujourd'hui, quasiment seuls contre tous, François Hollande et son Premier ministre tentent de faire passer cette mesure pour essentielle.

Ce que beaucoup reprochent à cette mesure, c'est de créer deux catégories de Français, ce qui rompt le principe d'égalité entre les binationaux et les citoyens uniquement français, et ce qui serait inconstitutionnel. C'est pourquoi, malgré les conventions internationales, et à l'encontre de l'article 15 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme qui précise qu'aucun homme ne peut être sans nationalité, certains demandent à ce que la déchéance de la nationalité s'applique à tous les Français. Une fuite en avant.

## UNE EFFICACITÉ REMISE EN CAUSE

Ce qui fait bondir la majorité de la Gauche, un cadre du PS déclarant il y a peu que « 80% des parlementaires socialistes étaient contre la mesure ». La remise en cause du droit du sol, c'est-à-dire le fait qu'on ne peut déchoir un Français de sa nationalité s'il est né sur le territoire, est pour beaucoup contraire aux valeurs non seulement de la Gauche, mais aussi républicaines. Au sein même du gouvernement, des voix se sont faites entendre : Christiane Taubira d'abord, en pleine lumière médiatique, mais aussi le ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve, qui aurait tenté jusqu'au dernier moment de dissuader François Hollande, sans succès.

Il faut aussi se poser la question de l'efficacité de la mesure. Député et porte-parole du PS, Olivier Faure déclarait le 4 janvier dernier, que cette mesure ne pourrait s'appliquer qu'après les peines de prison pour terrorisme, soit minimum vingt ans après les condamnations, indiquant donc que « cette mesure ne sera certainement jamais appliquée ». Même son de cloche parfois à droite, comme avec Patrick Devedjian, ou le proche d'Alain Juppé, Benoist Apparu pour qui l'efficacité de cette mesure est « quasi nulle ».

## QUELLES CONSÉQUENCES POLITIQUES POUR L'EXÉCUTIF ?

D'abord, le projet doit passer. Et rien n'est moins sûr, puisque les communistes, une partie des écologistes, et un nombre encore incertain de socialistes ne voteront pas le projet qui sera présenté au Parlement en février prochain. Rappelons qu'une majorité de 3/5e des parlementaires au Congrès est nécessaire pour faire passer une réforme constitutionnelle. Autre choix pour François Hollande, passer par le référendum. Mais ce serait une grosse prise de risque pour le président de la République qui, même s'il a regagné quelques points de popularité en 2015, se retrouverait face à un vote pour ou contre son mandat, qu'il risquerait bien de perdre.

Le texte pourrait donc passer au Congrès, grâce aux voix… de la droite ! En effet les parlementaires du parti Les Républicains ont bien du mal à s'opposer, comme le veut la tradition de la Ve République, au projet de loi d'un gouvernement théoriquement de gauche. Le député des Alpes-Maritimes Lionnel Luca a même tweeté le 24 décembre dernier :

« Libéralisation de l'économie et sécurisation de l'État : François Hollande fait ce qu'aucun candidat à la primaire de la droite n'osera jamais faire ! Tactique !

Tactique, en effet, c'est ce que l'on entend beaucoup ces dernier jours : la constitution d'une nouvelle majorité, tournée vers une partie de la droite. La fameuse « maison commune des forces progressistes » que Manuel Valls appelle de ses voeux depuis longtemps. Tuer Nicolas Sarkozy, laisser la Gauche en lambeaux, se retrouver face à Marine Le Pen en 2017 et de là ouvrir sa majorité, voilà ce que pourrait être le projet de François Hollande. Cynique, égoïste, et bien loin des préoccupations des Français, non ? Cela parait donc peu probable.

**Kevin Dufreche**



# Le septième film et demi de Tarantino ?

Quentin Tarantino a su faire le consensus entre cinéphiles et non-cinéphiles, il est probablement l'un des cinéastes contemporains qui parvient le mieux à offrir à chacun de quoi passer un bon moment. Pour son huitième film, cette réputation était déjà largement établie et elle implique, à mon avis, une certaine responsabilité de sa part : celle de se soucier du message que fait passer son film à tant de personnes et de ne pas les décevoir.
Pour ma part, c'est raté.




Les Huit Salopards… Les images de la bande-annonce avaient déjà quelques airs de Django Unchained, un homme noir contre toute une bande de blancs légèrement racistes, des femmes de caractère mais qui restent relativement sagement à leur place, il y a comme un manque de renouveau. Même la fin du film paraît être une version western de Reservoir Dogs, Tarantino est-il devenu suffisamment vieux pour faire un film qui semble avoir les yeux tourné vers sa propre filmographie ?

**LE SENSATIONNEL N'EST PLUS À LA HAUTEUR…**

Le film est loin d'être entièrement à jeter, on y trouve de très belles images (même si l'utilisation du 70 mm que l'on nous avait tant vanté ne se fait pas vraiment ressentir), des séquences très réussies (toute la dernière demi-heure sauve le film en se détachant d'une première partie longue et peu rythmée) ou encore quelques clins d'œil subtils à l'histoire du Western (personne n'irait remettre en cause la cinéphilie de Tarantino, loin de là). Cela dit, les longueurs se font parfois terriblement sentir et on a l'impression d'être face à une mauvaise adaptation d'un très bon roman. Une bonne quarantaine de minutes aurait pu être retirée du film sans lui faire beaucoup de mal, d'ailleurs, ces quarante minutes de trop sont peut-être celles où les personnages répètent chacune de leur phrase deux, voire trois fois, pour les rendre plus épiques, ou comiques qu'elles ne le sont. La première heure et demie a un aspect théâtral non-assumé, les dialogues sont assez lourds et cette première partie paraît longue sachant qu'elle a pour seul but d'introduire les personnages avant de les faire s'entretuer dans la mercerie… Même la bande originale est loin d'être à la hauteur de ce à quoi nous avait habitué Tarantino, Pulp Fiction est probablement la principale raison pour laquelle on aime tant Son of a Preacher Man, c'était assez gênant de quitter la salle sans rien avoir d'accrocheur à fredonner. Alors que reste-t-il ? Rire du ridicule des dialogues passés au ralenti ? Jouir des cervelles explosées ? Idolâtrer les gros plans de Samuel L. Jackson ?

**DES PROBLÈMES ÉTHIQUES**

Mais ce n'est pas forcément que le film apparaisse comme une compilation de références et d'éléments spécifiques à Tarantino faite pour satisfaire ceux qui était déjà conquis par son cinéma (même recette que le succès du dernier Star Wars sur ce point là) qui dérange le plus. Le film est problématique parce qu'il ferme entièrement les yeux sur le monde dans lequel il est actuellement diffusé : alors que la production cinématographique n'est pas à son apogée et que le monde manque quelque peu de douceur et de subtilité, Tarantino n'était-il pas le mieux placé pour apporter un peu d'espoir ? Au lieu de ça, on a un film qu'il faut apparemment prendre comme une grosse blague qui peine à nous faire rire… une abondance de propos racistes, l'habituelle violence gratuite et sadique, une image de la femme qui semble dater du temps de la chasse aux sorcières. D'ailleurs, Daisy Domergue est peut-être une femme de caractère mais elle n'a jamais d'autre rôle que celui de la femme pécheresse dont les hommes doivent se méfier, le plan final où elle est pendue au premier plan face aux visages souriants des deux hommes tiendrait presque d'un plaisir misogyne : que reste-t-il de la fantastique héroïne de Kill Bill ? Puis à l'heure de la paranoïa américaine sur la sécurité individuelle et d'un débat attristant sur les armes à feux, Les Huit Salopards semble être le parfait argument pour les pro-gun : « Regardez, nous vivons dans un monde où l'on ne peut faire confiance à personne tant qu'il n'a pas une balle entre les deux yeux. »

Le cinéma est en droit de se limiter au divertissement me direz-vous, et si ces quelques points n'ont pas empêché les adorateurs de Tarantino de passer un bon moment, tant mieux pour eux, mais j'ose espérer que le cinéma a mieux à faire à l'heure actuelle.

**Adam Garner**

# Rock'n'roll suicide

**Le 10 janvier 2016, un électron libre de la musique underground nous a quitté. A l'âge de 69 ans, David Bowie s'en est allé, foudroyé par un cancer, rejoignant son grand ami guitariste Mick Ronson et son rival des seventies Marc Bolan, ex-leader de T-Rex, sans doute dans l'espace, où il aurait sa place.**

Son dernier album, Blackstar, venait tout juste de sortir, le 8 janvier, jour de son anniversaire. Le chanteur, avant de sortir The Next Day en 2010, avait été absent de la scène musicale depuis 2004. Un spectacle musical tiré du single Lazarus (extrait de Blackstar) était joué actuellement à New York. Le chanteur avait participé à ce projet, et des proches de Bowie en avaient profité pour dire que ce dernier était enthousiaste concernant ses derniers desseins.

David Bowie a été l'icône de toute une génération, celle des années 1970, avec son style glam'rock et androgyne qui plaisait alors beaucoup aux jeunes rebelles qui se sentaient différents. Ils voyaient en Bowie une sorte de guide, de messie, les guidant vers un univers beaucoup plus intéressant que la société dans laquelle ils vivaient alors. Avec Marc Bolan, il a contribué à donner plus d'ampleur au genre du glam'rock et a convertir plus d'adeptes à ce mouvement.

David Jones, de son vrai nom, a, dans sa longue carrière, touché à tout. C'était un artiste polyvalent, qui en musique, s'est essayé d'abord à la folk, dont Space Oddity, son premier succès en est un exemple, au glam'rock, à la soul, la funk, le jazz, le music-hall, le disco (et sa chanson Fame), la musique électro, où sa collaboration avec Brian Eno sera un succès et la pop, qui lui confère une plus grande audience. Dans les années 1990 cependant, il s'essaie à des musiques moins faciles d'accès, plus expérimentales, avec des influences techno et drum and bass. Blackstar est un mélange de musique électronique, expérimentale, avec des éléments jazz et soul, une association de ce que Bowie a pu produire depuis le milieu des années 1970.

Bowie s'est également essayé au mime, à ses débuts notamment, au théâtre, dans ses concerts qui étaient intentionnellement théâtrales et grâce aux personnages qu'il se créait constamment, comme Ziggy Stardust, Aladdin Sane ou bien le Thin White Duck. La peinture était aussi une de ses passions et il s'essaya au cinéma, catégorie dans laquelle il a une carrière bien remplie. Il a notamment joué aux côtés de Catherine Deneuve dans le film Les Prédateurs.

En plus de ses collaborations récurrentes avec Brian Eno, Bowie travailla avec Iggy Pop ou Lou Reed, et composa et chanta même Under Pressure avec le Queen de Freddy Mercury.

Depuis que David Bowie nous a quitté, les hommages pleuvent sur internet, à la télé, dans la presse et ce, partout dans le monde, ce qui prouve bien que Bowie a su toucher un maximum de gens de par la diversité de son répertoire. L'anglais aux yeux vairons a été une des principales sources d'influences des jeunes artistes qui ont suivis son époque, et même aujourd'hui il continue de fasciner par son style décadent et sa musique efficace. Son héritage est immense, il a toujours su innover au fil des années en prenant parfois de gros risques. Il est devenu, comme son idole de jeunesse Syd Barrett, une icône, et est reconnu pour son talent de compositeur, d'interprète. C'était tout simplement un artiste, un artiste majeur que le monde pleure aujourd'hui.

**Mauranne Tellier**


©Jimmy King

# BANG GANG,
## BIG BIDE ET PÉTARDS MOUILLÉS

**Alors qu'un morceau intense de White Sea masque le chant des oiseaux, la caméra nous offre le point de vue d'un personnage qu'on ne connaît pas. Il regarde un chemin, depuis la fenêtre du premier étage. Soudain, une jeune femme surgit nue, courant sur les graviers. Toujours à travers ses yeux, nous découvrons une maison pleine à craquer ; deux filles s'embrassent sur le rebord de la fenêtre à droite, d'autres font l'amour sur un canapé. Ceux qui restent filment. Bienvenue aux « Bang Gang », des soirées où des jeunes de 16 ans boivent, fument et se touchent en cadence. Le film Bang Gang, une histoire d'amour moderne d'Eva Husson, s'ouvre sur cette séquence et retrace ensuite le chemin plus ennuyeux que sinueux pour y parvenir.**

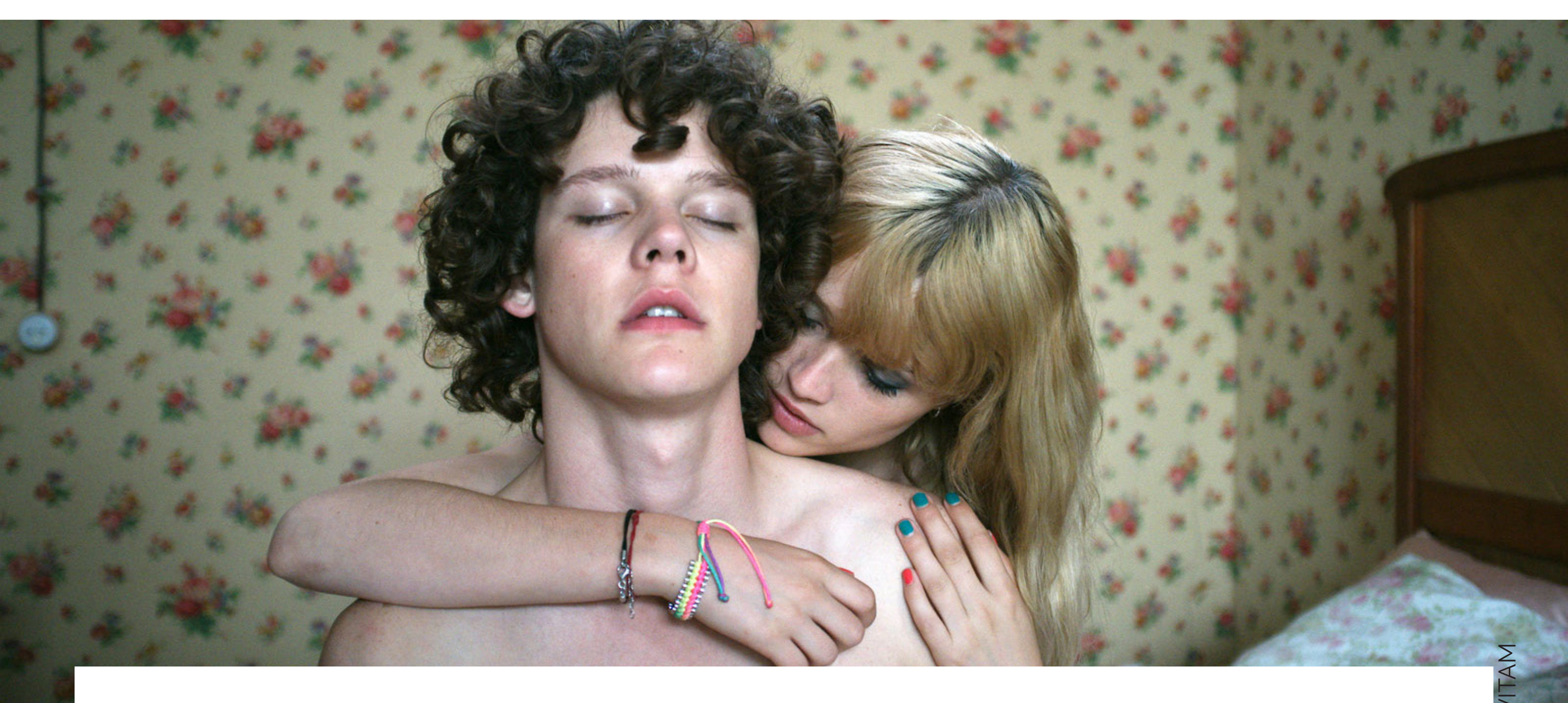
Ces soirées, où l'amour, la liberté et l'eau fraîche de la piscine cohabitent soi-disant, sont de l'initiative de quatre adolescents âgés de seize ans : Alex, George, Laetitia et Nikita. Pour la faire courte, George tombe légèrement amoureuse d'Alex, un genre de brun plutôt indélicat. Ils couchent ensemble et au plus grand malheur d'Alex, George le rappelle. Quelques jours plus tard, à une soirée, alors qu'Alex (oui, le même) est en train de filmer le dépucelage de Laetitia – meilleure amie de George – auquel il participe exclusivement, George lance un jeu dans le salon, une sorte d'action-vérité où « il n'y a que de l'action ». En dehors d'une fille dans le groupe qui décide que ce n'est pas pour elle, les tensions que peuvent amener ce genre de jeu sont vite expédiées : place à la nudité et au sexe à la vue de tous. A l'issue de la soirée, Nikita et Alex décident de créer un profil « Playtime », sorte d'Instagram inventé pour le film afin d'éviter tout problème de droits. Ce profil prendra le doux nom de «Bang Gang» et sera destiné à la deuxième activité préférée – après le sexe - de ces jeunes éphèbes : la représentation de leur vie sexuelle.

L'hameçon scénaristique de la première séquence promettait beaucoup de choses, un véritable terreau pour l'imagination. Les questions fusent : comment en sont-ils arrivés à une soirée pareille ? Quels conflits suppose-t-elle ? Qui organise ça ? Pourquoi ? Est-ce ouvert à tout le monde ? Seront-ils détruits ? Le secret sera-t-il lourd à porter ? Quelles conséquences ces soirées peuvent-elles avoir ? Eva Husson décide, dans son film, d'expédier les tensions et problèmes auxquels les Bang Gang donnaient naissance. Ne sachant pas non plus se positionner entre le clip, l'image psychédélique et le cinéma, elle signe un film quasi-insipide et en dehors de toute réalité.

### CHAIRS ANORGASMIQUES

Ces sortes de soirées échangistes légèrement précoces auraient pu amener des situations conflictuelles hallucinantes. Mais lorsque George découvre que Laetitia a couché avec Alex, elle prend son skate et rentre chez elle ; sur le chemin, elle décide de l'appeler et de l'engueuler. Faussement énervée, elle la traite de tous les noms. Aucune rage dans ses mots, aucune tripes. Son impassibilité est insupportable. Le lendemain, tout semble réglé comme un doliprane peut régler un mal de crâne.

Les participants aux soirées ne doutent jamais non plus de leurs actes, ne font jamais face à un groupe un peu réactionnaire au lycée, à un ami proche


©AD VITAM

controversé ; en dehors de la fille qui refuse les soirées citée plus haut, la seule figure du doute est incarnée par Gabriel et débarque en Superman à la fin du film, sauvant George des Bang Gang, parce que lui, vous comprenez, il l'aime vraiment. A vouloir à tout prix éviter de moraliser sa propre histoire, Eva Husson désincarne complètement ses personnages : plus d'amour ni de haine dans ces chairs tristes.

## PLAN(S) À TROIS, TROIS TYPES DE PLAN

Ces personnages tristes auraient pu largement être pardonnés si Eva Husson nous avait offert une œuvre fantasmatique, onirique : à notre plus grand malheur, elle navigue à tâtons, sans jamais vraiment se positionner. L'énergie présente dans l'ouverture du film disparaît trop vite. Laissant la caresse en point de vue subjectif de sa séquence d'ouverture aux oubliettes, le film se contente ensuite de plans très classiques où l'efficacité narrative justifie presque l'ensemble des points de montage. Quand Gabriel se déplace à vélo, ses mains sont d'abord montrées, puis son corps, puis ce qu'il regarde. Cette boucle, facile et ennuyeuse, est reprise plusieurs fois dans le film, lui donnant une allure routinière.

Les moments d'amour, eux, ont le droit à une image jaune dorée, qu'on peut découvrir sur l'affiche : quand George et Gabriel fuient leur passé en allant à Berlin à la fin du film, le soleil couchant s'ajoute à la romance. Là, on s'attendrait presque à l'apparition du Roi Lion et au retentissement du fameux morceau L'histoire de la vie. Alors qu'on croyait qu'il n'y avait plus d'espoir, le générique se dévoile avec un dernier plan, complètement psychédélique, où l'ensemble des personnages coure sur un chemin de campagne, éclairé d'une lumière rose : génial, mais pourquoi un seul plan comme celui-ci ?

## 200 000 VUES

Ce film, en déshumanisant presque ses personnages et en ne se présentant pas en manifeste esthétique, pose un véritable problème de responsabilité. Un problème d'ailleurs très paradoxal, quand on voit qu'une des grandes dimensions de son sujet est la représentation de soi par l'image. Les personnages du film se filment tout le temps mais aussi se regardent et regardent les autres : ils jugent et se jugent, prennent pour modèle les autres, ou non.

Le film sera vu, peut-être pas autant liké et partagé qu'une vidéo youtube mais il existera dans les yeux et les esprits d'au moins plusieurs centaines de milliers de personnes, d'autant plus que son titre et son affiche s'avèrent très accrocheurs. Et Eva Husson aura beau crier haut et fort que ce n'est pas le portrait de la jeunesse ou d'une génération, peut-être que certains réduiront – encore – les jeunesses à une « génération selfie » sans cœur au simple visionnage du film : la simple évocation d'un succès du film devient insupportable.

Bang Gang, une histoire d'amour moderne promettait de l'excitation et de l'énergie, il fait l'effet d'un quatorze juillet sous la pluie. Un film à déconstruire, coûte que coûte pour que les titres tels que « «Bang Gang» : ados et sexe, leurs nouveaux jeux interdits » ne fassent pas mouche.

**Benoit Michaely**

# LES RENCONTRES INTERNATIONALES

nouveau cinéma et art contemporain

12–17 janvier 2016
Gaîté lyrique, Paris